

LE PROBLÈME D' ὀπι ET D' ἐπι EN GREC ANCIEN¹

Jusqu'en 1952, la coexistence d' ὀπι et d' ἐπι en grec n'avait guère suscité de questions. En regard d'innombrables emplois d' ἐπι comme adverbe, préfixe et préposition, il n'existait qu'une petite série de mots en ὀπι(-), notamment ὀπίστατος, ὀπώρα, ὀπίσω, ὀπιθε(ν), ὀπισθε(ν), ὀπίσθιος. On y rattachait sans peine ὀψέ, ὀψιος, ὀψίγονος et quelques autres mots. Partout ὀπι(-) signifiait clairement „derrière, après“. Quant à l'étymologie, il était couramment admis qu' ὀπι était en rapport apophonique avec ἐπι, qu'il avait donc la même origine indo-européenne que lui, et que les différences de sens n'étaient point telles qu'on ne pût leur découvrir une certaine connexité.

Le déchiffrement de l'écriture linéaire B en 1952 et l'interprétation progressive des tablettes mycéniennes qui s'en est suivie, sont venues troubler la sérénité de cette manière de voir. Il est vite apparu qu'en mycénien, la proportion d' *opi* par rapport à *e-pi* est plus grande qu'en grec ultérieur, et que les emplois sont sensiblement différents de ceux que l'on connaît par les textes homériques et classiques. Autrement dit, il semble qu'entre l'époque mycénienne et l'époque homérique, ὀπι a connu un déclin et ἐπι, corrélativement, un progrès.

Cette corrélation entraîne un problème que les hellénistes semblent n'avoir pas exactement posé, sans doute parce que les deux mots sont traditionnellement considérés comme des parents proches, susceptibles d'interférences et censés moins différenciés au fur et à mesure qu'on remonte dans le passé. Or cette parenté est une hypothèse, séduisante en apparence, mais sans fondement ni dans la grammaire historique du grec, ni dans la comparaison indo-européenne. Au contraire, si l'on y regarde de plus près, tout laisse penser qu' ὀπι et ἐπι sont des mots originellement distincts, mais il est vrai qu'ils ont subi secondairement, au cours de l'histoire du grec, les effets d'une collision sémantique. C'est cette hypothèse de travail que l'on tâchera de démon-

¹ Cet article développe une communication présentée le 11 octobre 1974 au XIII^e Congrès International des Études Anciennes organisé à Dubrovnik par le Comité „Eirene“. Auparavant, j'en avais donné, déjà en 1968, un aperçu très imparfait dans mon livre *Les leveurs d'impôts dans le royaume mycénien de Pylos* (p. 20—22). La révision que j'apporte ici n'engage évidemment pas l'adhésion de Madame M. Rousseau-Gérard, qui avait, en appendice au même volume (p. 89—109), publié une étude personnelle sur *l'emploi et le sens d'opi en mycénien*.

trer dans la présente étude. On prendra souvent le recul indispensable de la grammaire comparée, mais en la limitant à l'italique, à l'indo-iranien et, pour une moindre part, au hittite.

* * *

Nous commençons naturellement par le grec, en laissant cependant provisoirement de côté les faits mycéniens, qui sont ici en question. En grec postmycénien, la distinction formelle d'ἐπι et d'ἐπι est nette, sauf dans deux ou trois cas tels que le doublet ἐπιτοῦρος/ἐπιτοῦρος „cheville“, à quoi il faudra revenir dans la suite. Quant aux sens fondamentaux, ils ne sont pas moins nettement distincts. Pour le montrer, rappelons d'abord l'essentiel des faits relatifs à ἐπι, qui sont sans doute les plus généralement connus.

Il est communément admis que la signification première d'ἐπι est „sur, dessus, au-dessus, par-dessus“. On la trouve fréquemment dès la langue homérique tant pour l'adverbe que pour la préposition et le préverbe. Voici quelques exemples:

Il., 11, 639: ἐπι δ' αἴγειον κνή τυρόν
„par-dessus elle rapa un fromage de chèvre“.

Od., 5, 443: καί ἐπι σκέπας ἦν ἀνέμοιο
„et au-dessus il y avait un abri contre le vent“.

Il., 6, 354: ἔζεο τῶδ' ἐπι δίφρῳ
„assieds-toi sur ce char“.

Il., 20, 485: ἐθι χθονὶ καῖτο
„il gisait sur le sol“.

Des deux derniers exemples, on rapprochera naturellement les adjectifs également homériques ἐπιδίφριος „qui se trouve sur le char“ et ἐπιχθόνιος „qui vit sur la terre“.

A la valeur locale correspond une valeur temporelle d'ἐπί:

Il., 10, 48: ἐπ' ἡματι „en couvrant un jour, en un jour“.

Il en va évidemment de même dans l'adjectif ἐφημέριος „qui couvre un jour, qui dure un jour“.

De l'expression de la superposition, ἐπι est passé très tôt à celle de la direction. Comment l'usage s'est-il étendu de „sur, au-dessus“ à „dans la direction de, du côté de“? L'évolution n'est pas directement apparente, bien qu'elle se trouve aussi dans d'autres langues. Une explication naturelle me semble se trouver dans le geste de l'homme qui, pour indiquer la direction d'une région, d'une localité, d'un objet proche ou lointain, tend le bras de telle manière que celui-ci et la ligne du regard qui le prolonge, survolent en quelque sorte une section du sol jusqu'à l'horizon même. C'est peut-être pourquoi on a pu dire qu'une localité est située *sur* le devant, *sur* le côté, *sur* le fleuve ou *sur* la mer. Mais il est difficile de retracer plus précisément l'évolution qui s'est produite à partir de cette conception primitive. On se bornera

ici à citer quelques passages homériques où ἐπί en est venu à signifier incontestablement „dans la direction de, du côté de“ :

Il., 11, 546: τρέσσε δὲ παπτήνας ἐφ' ὀμίλου θηρὶ ζοικῶς
„il se mit à trembler, l'oeil au guet *dans la direction de* la foule, comme un animal sauvage“.

Il., 13, 101: Τρωῶας ἐφ' ἡμετέρας ἰέναι νέας
„(je vois) les Troyens marcher *dans la direction de* nos vaisseaux“.

Il., 7, 133—134: ὡς ὅτ' ἐπ' ὠκυρόφω Κελάδοντι μάχοντο
ἀγρόμενοι Πύλιοί τε καὶ Ἀρκάδες ἐγχεσίμωροι
„comme au temps où, rassemblés *du côté du* rapide Céladon, Pyliens et Arcadiens belliqueux se livraient combat.“

Il., 5, 36: τὸν μὲν ἔπειτα καθεῖσεν ἐπ' ἠϊόνεντι Σκαμάνδρῳ
„puis elle le fit asseoir *du côté du* verdoyant Scamandre“.

On traduit généralement „sur le bord du Céladon, sur la rive du Scamandre“. En fait, dans les deux passages, le poète donne une orientation générale du lieu, par rapport à la Messénie dans le premier cas (c'est Nestor qui parle), par rapport au champ de bataille de Troie dans le second cas. Nous disons aussi „sur le Rhin“ pour définir un secteur, sans qu'il s'agisse exactement de la rive du fleuve.

Il en va évidemment de même pour l'adjectif composé ἔφαλος dans un passage du „Catalogue des vaisseaux“ relatif à l'Eubée :

Il., 2, 538: Κήρινθόν τ' ἔφαλον Δίου τ' αἰπὸν προλιεθρον
„Cérinthe, située *du côté de* la mer, ainsi que la forteresse escarpée de Dion“.

Il n'est pas dit que Cérinthe se trouvait exactement au bord de la mer. C'est ce que signifieraient les adjectifs παράλιος et παράλιος. Mais ἔφαλος n'en est pas un simple synonyme. Il exprime une direction, de la même manière qu' ἐπιζέφυρος et ἐφέσπερος signifient „situé dans la direction du couchant, du côté de l'ouest“, sans plus de précision touchant l'éloignement.

Le sens d' ἐπί n'est pas différent dans certains emplois où nous le traduisons par „suivant, selon, conformément“. En fait, il signifie aussi „dans la direction de“. Ainsi en est-il dans ce passage de l'*Odyssée* où le poète décrit Ulysse préparant les madriers de son radeau :

5, 245: ξέσσε δ' ἐπισταμένως καὶ ἐπὶ στάθμην ἔθουε
„et expertement il les plana et les dressa suivant le cordeau“ (littéralement : „dans la direction du cordeau“).

Il faut naturellement partir de pareil emploi pour expliquer la formation d'expressions comme ἐπὶ τοῖς νόμοις „conformément aux lois“ ou κέκληται ἐπὶ τῷ πατρὶ „il est dénommé d'après son père“.

De l'orientation à la destination, il n'y a qu'une nuance, et il est simple dès lors de justifier les emplois d' ἐπί dans ces autres passages homériques :

Il., 5, 97: αἶψ' ἐπὶ Τυδεΐδῃ ἐπιταίνετο κήρυπυλα τόξα
 „Vite il tendit son arc recourbé en visant le fils de Tydée“

Il., 23, 766 (à propos d'un sacrifice funéraire):
 οὗς ἐπὶ Πάτροκλῳ πέφνην πόδας ὠκύς Ἀχιλλεύς
 „(les boeufs) qu'Achille aux pieds rapides a tués à l'intention de Patrocle“.

C'est le datif de but bien connu de l'usage classique et qu'on trouve par exemple dans ce passage des *Mémorables* de Xénophon:

I., 2, 56: ἀλλὰ καὶ ταῦτα ποιεῖν ἐπὶ τῷ κέρδει
 „mais encore faire cela en vue du profit“.

C'est encore la destination qui justifie l'emploi d' ἐπὶ en composition dans ces deux vers de l'*Iliade*, où le poète décrit la répartition des cratères parmi les convives d'un repas:

I., 470: κοῦροι μὲν κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο
 „les garçons dispersèrent les cratères de boisson suivant leur destination.“
 Cf. *Od.*, 1, 148; 1, 470; 3, 229; 21, 271.

8., 232: πίνοντες κρητῆρας ἐπιστεφέας οἴνοιο
 „vidant les cratères de vin dispersés à votre intention“.
 Cf. *Od.*, 2, 431.

L'orientation peut s'appliquer métaphoriquement à une affectation spéciale de l'activité, comme dans cet autre exemple homérique:

Od., 20, 209—210:
 εἶσ' ἔτι τυτθὸν ἐόντα Κεφαλλήνων ἐνὶ δῆμῳ
 ὅς μ' ἐπὶ βουσὶν
 „(Ulysse) qui m'a établi tout jeune encore à la garde des vaches au pays des Céphalléniens“.

Dans l'usage classique, on trouve pareillement οἱ ἐπὶ τοῖς καμήλοις „les chameliers“ et ὁ ἐπὶ τῶν ἱππέων „le commandant de la cavalerie“. Citons aussi les épithètes indiquant les protections spéciales que certaines divinités sont censées exercer: Apollon Ἐπιμήλιος „protecteur des troupeaux“, Déméter Ἐπόγμιος „protectrice des sillons“, Artémis Ἐπικλιβάνιος „protectrice des fours“, etc.

Par une autre extension de l'usage, l'orientation peut devenir propension, penchant, tendance. Il en est ainsi dans les adjectifs composés suivants:

ἐπίκλοπος „enclin à la tromperie“
 ἐπίνοσος „enclin à la maladie, maladif“
 ἐπιθάνατος „risquant de mourir“
 ἐπίτεξ, ἐπίτοκος „en passe d'accoucher“
 ἐπιπόλιος „tirant sur le gris, grisonnant“
 ἐπίγλυκος „tendant à être doux, plutôt doux“.

D'autre part, la superposition implique naturellement, dans bien des cas, une idée de succession, de telle sorte qu' ἐπί signifie à la fois „sur“ et „après“. Ce n'est guère contestable dans ce passage de la *Cyropédie* où Xénophon rapporte un conseil que Cyrus donna à

ses soldats avant une expédition où le ravitaillement en vin risquait d'être difficile :

Ὦς οὖν μὴ ἐξαπίνης ἄοινοι γενόμενοι νοσήμασι περιπίπτωμεν, ὧδε γὰρ ποιεῖν ἐπι μὲν τῷ σίτῳ οὖν εὐθύς ἀρχώμεθα πίνειν ὕδαρ· τοῦτο γὰρ ἤδη ποιούντες οὐ πολὺ μεταβαλοῦμεν.

„C'est pourquoi, pour éviter de tomber malade si nous sommes tout d'un coup privés de vin, voici ce qu'il nous faut faire : commençons tout de suite à boire de l'eau *sur* notre nourriture; en le faisant dès à présent, nous ne serons guère dérangés.“

Ceci justifie naturellement l'emploi d'ἐπι dans le composé ἐπιφόρημα „plat supplémentaire, dessert“. On peut y joindre ἐπισπορία qui, dans les *Travaux et les jours* d'Hésiode (v. 446), signifie le „sursemage“, c'est-à-dire le fait de semer par erreur là où l'on vient déjà de le faire.

Mais il ne manque pas d'emplois, depuis Homère, où ἐπι n'exprime que la succession dans l'espace et dans le temps, sans souvenir de la notion de superposition. En voici quelques exemples :

Iliade, 13, 797—800: ἐν δὲ τε πολλὰ
κύματα παφλάζοντα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης,
κυρτὰ φαληριώοντα, πρὸ μὲν τ' ἄλλ', αὐτὰρ ἐπ' ἄλλα·
ὧς Τρώες πρὸ μὲν ἄλλοι ἀρηρότες, αὐτὰρ ἐπ' ἄλλοι.
„(On sait comme) en grand nombre les vagues bouillonnantes de la grondante mer se succèdent, recourbées et frangées d'écume, les unes devant, puis les autres après; c'est ainsi qu'allaient les Troyens, en rangs serrés, les uns devant, puis les autres après.“

Odyssée, 7, 120—121 (à propos des jardins d'Alkinoos où les fruits mûrissent toute l'année):

ὄγχνη ἐπ' ὄγχνη γηράσκει, μήλον δ' ἐπι μήλω,
αὐτὰρ ἐπι σταφυλῇ σταφυλῇ, σύκον δ' ἐπι σύκῳ.
„la poire après la poire continue à mûrir, la pomme après la pomme, le raisin après le raisin, la figue après la figue.“

Iliade, 1, 515: ἐπεὶ οὐ τοι ἐπι δέος
„puisque tu n'as plus désormais rien à craindre“

Hérodote, 8, 37: τὰ ἐπι τούτῳ ἐπιγενόμενα: les événements qui se produisirent après cela“. (Cf. la locution adverbiale ἐπι τούτοις „après cela, ensuite“).

On connaît aussi les nombreux composés comme ἐπίγονος „descendant, successeur“ et ἐπίλογος „péroraison, conclusion“, où ἐπι- signifie incontestablement „après“.

* * *

Tout cela paraît s'enchaîner de manière très logique et il n'y aurait sans doute pas à douter d'une pareille évolution sémantique si „après“ n'était précisément le sens d'ὄπι, dont nous allons maintenant tâcher de réunir et d'éclaircir les attestations, relativement peu nombreuses en grec, mais appuyées par la comparaison indo-européenne.

La forme ὀπι ne subsiste telle quelle nulle part en grec postmycénien, sauf en chypriote syllabique où, une fois, sur la tablette de bronze d'Idalion, *o-pi* paraît bien signifier „lorsque, quand, si“:²

o-pi-si-ke | ta-se | we-re-ta-se-ta-sa-te- | lu-se | a-no-si-ya-wo-i-ke-no-i-tu

[= ὀπι σίς κε τὰς Φρήτας τάσδε λύσῃ, ἀνοσία Φοι γένοιτο]
„si quelqu'un enfreint cet accord, que l'impiété le frappe.“

Il est permis de croire qu' ὀπι a signifié d'abord exactement „après que“, avant de devenir „lorsque, quand, si“, suivant la même extension d'emploi qu' ἐπί en grec classique.

Toutes les autres attestations postmycénienne d' ὀπι se trouvent dans des dérivés et des composés qui en impliquent l'existence préalable. Ainsi, il est bien évident qu' ὀπίσω et ὀπι(σ)θε(ν) supposent ὀπι „derrière, en arrière, après, dans l'avenir“, comme πρόσω et πρόσθε(ν) supposent πρό „devant, en avant, auparavant, dans le passé“.

L'implication n'est pas moins claire dans ὀπίστατος „dernier“ bien attesté depuis Homère, par exemple dans ce passage de *Illiade*:

8,342: αἰὲν ἀποκτείνων τὸν ὀπίστατον³
„tuant toujours celui (des fuyards) qui se trouve à l'arrière“.

Après la période homérique, les anciens Grecs ont manifestement cru y voir une sorte de superlatif en -τατος formé sur ὀπι- avec un -σ- superfétatoire comme celui d' ὀπισθε(ν) et, dès lors, ils ont créé un comparatif correspondant ὀπίστερος. Mais il importe de remarquer que celui-ci est tardif et analogique. En réalité, ὀπίστατος, comme ἀνάστατος, μετάστατος et περίστατος, est un composé dont le second terme est l'adjectif verbal στατός „qui se dresse, qui se trouve“. C'est probablement l'analyse erronée ὀπισ-τατος qui a amené les Grecs à créer analogiquement ὀπισθε(ν) à côté de l'ancien et régulier ὀπιθε(ν).

C'est le même préverbe ὀπι- „derrière“ qui se trouve dans le vieux verbe composé ὀπιπέειν³ dont tous les emplois homériques (*Il.*, 4, 371; 7, 243; *Od.*, 19, 67) s'accordent à déterminer la signification: „regarder de derrière, de loin, en cachette“, c'est-à-dire „épier, lorgner“. Elle ressort bien aussi du composé également homérique παρθενόπιπης „lorgneur de filles“ (*Il.*, 11, 385).

Sachant que, comme la plupart des peuples antiques, les anciens Grecs „s'orientaient“ en tournant le visage vers l'orient, on attend

² Voir notamment O. MASSON, *Les inscriptions chypriotes syllabiques*, Paris, 1961, p. 236—237 (ligne 29) et p. 244—245 (notes). Sur le sens d' ὀπι voir aussi P. WATHELET, *Les traits éoliens dans la langue de l'épopée grecque*, Rome, 1970, p. 84.

³ On peut poser au départ, suivant la théorie des „laryngales“, i.-e. **opi*+*ə₃k^w*-. La nuance du sens reste injustifiée si, avec certains linguistes, on voit dans ὀπιπέειν un thème à redoublement. Théoriquement, celui-ci ne devrait d'ailleurs pas être **ə₃k^wiə₃k^w*-, mais *ə₃iə₃(e)k^w*-, quelquefois posé pour rendre compte du skr. *ikṣate* „il voit“. Cf. entre autres, H. FRISK, *Griech. etym. Wtb.*, s. v. ὀπιπέειν et M. MAYRHOFER, *Etym. Wtb. des Altind.*, s. v. *ikṣate*.

qu'ils aient employé ὄπι „derrière“ pour se référer à l'occident. En fait, nous en avons la confirmation si nous considérons que l'adjectif ὄπιλος a d'abord signifié „occidental“. Quand Thucydide, Aristote et Strabon appellent Ὀπικοί les habitants de l'Italie primitive, avec une nuance analogue à celle que nous exprimons par le terme „Italiotes“, ils remploient sans doute une dénomination dépassée, remontant à une époque où, pour les Grecs, l'Italie, particulièrement l'Italie méridionale, constituait la partie essentielle d'un occident encore mal connu. Faut-il, avec Festus (p. 160), rattacher à Ὀπιλος, un ethnique latin *Obscus* dont procéderait *Oscus* „Osque“? C'est indémontrable et, de toute façon, sans rapport avec l'étymologie d' ὄπιλος.

Enfin, une dernière attestation directe et claire d' ὄπι „arrière, après“ se trouve dans le composé bien connu ὄπιώρα „arrière-saison“. Le fait que l'on a ὄπι- et non ὄφ- devant ὄρα „saison“ semble une anomalie gênante, mais celle-ci tombe si l'on sait que ὄρα procède d'un plus ancien *ὄ(σ)αρά.⁴ Nous ne retenons pas ici ὄπιουρος et ὄπισσωτρον, car ils ont des doublets ἐπιουρος et ἐπισσωτρον qui ne feraient, à ce stade, qu'embrouiller l'enquête. On y reviendra naturellement plus loin. Mais pour compenser la minceur du dossier d' ὄπι, il n'est pas sans importance d'invoquer ici les impressionnantes concordances italiques et indo-iraniennes.

* * *

Commençons par le latin, où *opi* est encore quelques fois attesté comme tel, mais apparaît le plus souvent réduit à *op* (*ob*) de la même manière qu' **apo* est devenu *ap* (*ab*). Sans revenir sur cet aspect phonétique, on insistera ici particulièrement sur les sens d'*op(i)* comme préverbe et comme préposition.

Citons d'abord un mot qui a tout l'air d'être un archaïsme de la langue juridique et administrative: c'est *opiter* „descendant, parent au second degré en ligne directe“.⁵ Il semble que la formation du mot n'ait plus été sentie à l'époque classique, mais on peut raisonnablement croire qu'il a été originellement dérivé d'*opi* „après“ au moyen du suffixe différentiel *-ter(os)*.⁶ Ajoutons qu'ainsi conçu, il est comparable au skr. *apijas* et au grec ὀπίδτερος, qu'on verra plus loin (p. 278).

C'est d'*opi-* „arrière, derrière“ qu'est dérivé l'adjectif *opicus*, dont le sens „arriéré, grossier, ignorant“ nous est bien assuré par Ju-

⁴ Cfr L. DEROUY, *Problèmes de phonétique grecque. A propos de l'étymologie de πρῶτος et de ὄρα*, dans *L'Antiquité Classique*, 39 (1970), p. 375—384.

⁵ PAUL-FESTUS, 201, 17: *opiter est cuius pater avo vivo mortuus est, ducto vocabulo, aut quod obitu patris genitus sit, aut quod avum ob patrem habeat, id est pro patre*. — La double étymologie populaire, par *obitus* et par *ob patrem*, montre bien l'embarras des anciens eux-mêmes devant ce vieux mot, qui ne nous a été conservé comme tel dans aucun texte, mais qui a connu des emplois figés dans l'anthroponymie, car on sait que deux consuls désignés respectivement en 276 et 252 avant J.-C. s'appelaient *Opiter Verginius*.

⁶ Suffixe bien connu dans une série d'autres dérivés: *alter, uter, noster, vester, dexter, sinister*, etc. Sur ce suffixe, voir É. BENVENISTE, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris, 1948, p. 125 ss.

vénal⁷ et Aulu-Gelle.⁸ Il n'y a aucun rapport étymologique direct avec un autre adjectif *opicus*, qui n'est que la transcription du grec *οπικός* „italiote“, dont il vient d'être question. La confusion apparente des deux termes dans une boutade de Caton rapportée par Pline,⁹ n'est qu'un jeu de mots dont il importe de n'être pas dupe.

Le même *opi*, réduit à *op-* par le jeu de la phonétique, conserve encore très clairement son sens ancien dans les deux composés *occipitium* et *occiput* „arrière-tête, occiput“, qui sont des équivalents du grec *ὀπισθοκέφαλον*.

D'une façon moins apparente, *op-* „derrière, en arrière“ se trouve aussi conservé dans le vieux composé *oppidum*. On sait que le mot signifiait une place-forte, une ville fortifiée, et qu'il a servi à désigner parfois Rome elle-même. Toutefois, à l'origine, il ne s'agissait pas nécessairement de hauts murs d'enceinte, mais seulement de plus modestes retranchements, comme ceux de cette forêt de (Grande) Bretagne que Jules César appelle *oppidum*.¹⁰ Dans l'Italie primitive, il faut sans doute se représenter les *oppida* comme des chefs-lieux où les habitants des campagnes pouvaient refluer en cas de danger et se rassembler pour se défendre. L' **opi-pedum* était littéralement un „endroit en arrière“, donc un lieu de repli, un refuge, avant de devenir la localité propice à des rencontres plus paisibles. Le second terme *pedum* n'a pas autrement survécu en latin classique, mais c'est un vieux nom indoeuropéen, bien connu par l'ombrien *peřum*, le grec *πέδον*, le sanskrit *padam*, le hittite *pedan* etc.¹¹

La comparaison du grec précité *ὀπιπεύειν* éclaire bien la formation des verbes latins *observare* et *opperiri*. C'est, en effet, en donnant à *op-(ob-)* le sens ancien de „derrière, de derrière“ qu'on peut le mieux saisir la nuance fondamentale de leurs emplois. Par rapport au simple *servare* „garder, surveiller“, le composé *observare* paraît avoir signifié d'abord „garder, surveiller de derrière“. Il est remarquable que, dans l'usage rustique, souvent archaïque, le verbe ait servi particulièrement à décrire l'activité du pâtre, comme en témoigne entre autres Ovide dans ce passage des *Métamorphoses* (I, 513—514):

⁷ JUVÉNAL, 6, 455: *opicae castigat amicae verba* „(une femme qui) corrige le langage d'une ignorante amie“.

⁸ AULU-GELLE, *N. Att.*, XIII, 9, 4: *ita ut nostri opici putaverunt* „comme l'ont pensé les ignorants de chez nous.“

⁹ PLINE, *H. N.*, XXIX, 14: *nos dictitant barbaros et spurcius nos quam alios opicos appellatione foedant* „(les Grecs) nous traitent sans cesse de barbares et, en nous appelant „Opiques“, nous flétrissent plus honteusement que les autres“. — Le même jeu de mots se trouve en grec de l'époque romaine dans une épigramme de Philodème (*Anth. Palat.*, V, 132 Waltz).

¹⁰ CÉSAR, *B. G.*, 5, 21.

¹¹ La désuétude des éléments composants a empêché Varron d'analyser correctement le mot. Il en donne une double étymologie „populaire“ (*L. L.*, 5, 141): *oppidum ab opi dictum quod munitur opis causa ubi sint et quod opus est ad vitam gerendam ubi habeant tuto*. Cf. PAUL-FESTUS, 184: *oppidum dictum quod ibi homines opes suas conferunt*.

Non ego sum pastor, non hic armenta gregesque horridus observo.

„Moi, je ne suis point pâtre et ne suis pas ici à suivre du regard mes hardes et troupeaux“.

Quant à *opperīri*⁷, qu'on traduit d'habitude, d'une manière banalisante, „attendre“, c'est en réalité l'antonyme d'*experīri*. Or, celui-ci signifie „chercher à savoir (**perīri*) ouvertement, explorer à découvert, en prenant des risques“. Au contraire, *opperīri* veut dire „s'enquérir sans s'avancer, par derrière, à la dérobée, subrepticement“. Plutôt qu'attendre“, c'est „guigner“.

C'est évidemment encore *ob-* „derrière“ qui nuance la signification d'*obsequi* „suivre de manière pressante“ et celle d'*oboedīre* „écouter docilement“. Mais on sent s'amorcer ici un glissement d'*ob-* vers le sens de „consécutivement, conformément, selon, d'après“. C'est un sens secondaire qu'*ob* présente souvent, tant comme préverbe que comme préposition. Citons par exemple, *obtemperāre* „se conformer“, *opportūnus* „conforme au trajet (*portus*), favorable“, *obire* „aller conséquemment, suivant une voie ou un ordre déterminé, parcourir régulièrement, passer en revue“,¹² *obiter* „chemin faisant, par la même occasion, du même coup“,¹³ *obviam* „en cours de route, au gré du chemin“,¹⁴ *ob eam rem* „par suite de cette affaire, consécutivement“, *ob industriam* „selon l'arrangement, à dessein“ etc.

Moins apparente, mais, à la réflexion, non moins assurée est la présence d'*op(i)* „après, à venir“ dans les deux adjectifs négatifs *inopinus* et *necopinus* „imprévu, inopiné.“ Ils impliquent, en effet, un simple **opinus*, dont le sens a dû être „postérieur, futur, éventuel, présumé, prévu“. De là procède le verbe *opināre*, plus souvent *opināri* „présumer, s'attendre à, conjecturer, imaginer, croire“; aussi le substantif *opiniō* „présomption, attente, conjecture, avis, opinion“¹⁵ et quelques autres

¹² Par exemple chez CICÉRON, *De finibus*, 5, 87; *De oratore*, 1, 249; *In Verrem*, 2, 125. — A *obire* avec ce sens se rattache vraisemblablement le fréquentatif **opitare* (ou **obitare*), devenu *optare* „passer diverses fois en revue, trier, choisir“, puis „préférer, souhaiter“. — D'autres emplois d'*obire* doivent sans doute s'expliquer à partir de là en passant par les notions de „parcourir entièrement un chemin déterminé, arriver au terme, accomplir“.

¹³ Par exemple „chemin faisant“, chez JUVÉNAL, *Sat.*, III, 241; „du même coup“, chez PÉTRONE, *Satir.*, 31, 4; 34, 5; 38, 3. — On suit ici l'analyse des anciens (notamment d'Auguste), qui rapprochaient *ob-iter* et *ob-viam*. L'explication moderne qui veut y voir un suffixe adverbial *-(i)ter* paraît peu défendable, en dépit de l'argumentation récente de G. PASCUCCI, *Lexicalia: obiter*, dans le volume *Mille. I dibattiti del Circolo Linguistico Fiorentino 1945—1970*, Florence, 1970, pp. 157—172.

¹⁴ Il n'y a pas originellement dans *obviam* la notion d'une opposition de direction, d'une „rencontre“. Il est à remarquer que CÉSAR, *B. G.*, 7, 28, 1, précise *obviam contra veniretur* en parlant d'une rencontre hostile.

¹⁵ Cfr entre autres CICÉRON, *De oratore*, 2, 30: *Res mihi videtur esse, inquit, facultate praeclara, arte mediocris. Ars enim earum rerum est quae sciuntur; oratoris autem omnis actio opinionibus, non scientia continetur. Nam et apud eos dicimus qui nesciunt et ea dicimus quae nescimus ipsi.* „Il me semble, poursuivit-il, que dans l'éloquence, le talent a beaucoup d'importance, le métier peu. Le métier, en effet, est ce qu'on sait. Or toute l'action de l'orateur réside dans des présomptions, non dans du savoir. A vrai dire, nous parlons à des gens qui ne savent pas, et de choses que nous ignorons nous-mêmes“.

dérivés. La double signification d'*opinātus* „qui est prévu“ et „qui a prévu“, explique, par le biais d'*inopinātus* et de *necopinātus*, pourquoi *inopinus* et *necopinus* ont pris aussi le sens d' „imprévoyant, insouciant“. La formation d'*opinus* est sûrement ancienne. Le *-i-* s'explique mal et on peut penser qu'**opi-nus* a été attiré dans le groupe nombreux de *vicinus*, *supinus*, *sobrinus*, *libertinus*, *caprinus* etc.

Il importe de distinguer soigneusement en latin, parce qu'on le retrouve dans d'autres langues indo-européennes, un emploi d'*op(i)-* qui résulte d'un glissement du sens de „derrière, après“ à celui de „secondairement, accessoirement.“ Il apparaît notamment dans une série de composés exprimant l'idée que, dans un assemblage, tel élément est „secondaire“, qu'il intervient „après“ l'élément principal, qu'il lui est „attaché, accolé, appliqué, associé, opposé.“ Cette valeur ressort bien, par exemple, de l'expression *obdere pessulum ostiō* „mettre le verrou à la porte“ (on dit vulgairement „après la porte“). Il est évident que la porte est l'élément principal de l'assemblage et que le verrou est fixé derrière elle, à elle, contre elle, comme un élément secondaire. Cette valeur d'*ob* est fréquente et bien connue. Qu'il suffise ici d'énumérer une série de verbes où elle apparaît clairement :

obiicere „fixer à, contre“ (cf. *obex* „verrou)
offucāre „couvrir de rouge, de fard; farder“
oblimāre „couvrir de boue, de limon“
oppicāre „enduire de poix, poisser“
obumbrāre „couvrir d'ombre, ombrager“
obnūbilāre „voiler de nuages“
obsignāre „marquer d'un sceau, sceller“
obhaerere „être attaché à, adhérer à“
obniti „s'appuyer à, contre“
occludere, *obserāre*, *operire* „clore, fermer“
oppilāre, *obstruere*, *obmoliri*, *obsaepire*, *obturāre* „boucher, obstruer“ (de différentes manières)
obstāre, *obstistere*, *obsidere*, *obsidēre* „faire obstacle, bloquer“ (de différentes manières)
obloqui „couper la parole, contredire“
oppetere „affronter“
officere „empêcher, entraver, gêner, masquer“.

Cette simple énumération montre comment le préverbe *ob-* a fini par exprimer l'empêchement et l'opposition. C'est une évolution aisément compréhensible, mais qui n'a pas été sans créer quelquefois certaines contradictions un peu gênantes chez les Latins mêmes. En voici un exemple suggestif.

De vieille date, *opifex* signifiait „ouvrier, artisan“, *opificina* „atelier, fabrique“ et *opificium* „service, métier, fonction“. Il est clair que le préfixe *opi-* y exprime les notions de „secondaire, subordonné,

auxiliaire,¹⁶ sans préjudice naturellement des extensions d'emploi pour parler de bons offices, de complaisance, d'obligeance, de devoir et d'obligation morale. Sous l'effet de l'ancien accent d'intensité initiale, la voyelle *i* de la seconde syllabe s'est amuie comme il est arrivé dans de nombreux autres mots latins, de telle sorte qu'*opifex*, *opificina* et *opificium* sont devenus respectivement *offex officina* et *officium*. Mais d'autre part, et sans doute indépendamment, s'était constitué et répandu dans l'usage le verbe — cité plus haut — *officere* „empêcher, entraver, gêner“. On devine que les anciens locuteurs latins se sont trouvés embarrassés à l'idée que l'„artisan“ pouvait être senti comme un „empêcheur“ ou un „gêneur“. ¹⁷ Un véritable tabou a joué, qui a maintenu l'emploi de l'archaïsme *opifex* contre *offex*, normalement attendu, mais malencontreusement marqué par *officere*.¹⁸ Toutefois le bon usage n'a pas écarté de la même manière *officina* et moins encore *officium*.

Sans qu'il soit nécessaire d'insister sur la complexité de pareilles évolutions, il reste que les faits latins cités sont tous raisonnablement justifiables à partir d'un ancien *opi* signifiant „arrière, derrière, après, secondairement“.

Sur le domaine italice, cette conclusion est particulièrement confirmée par le témoignage du vénète. Si l'on ne peut tirer argument de deux formules obscures, *op iorobos* et *op voltio leno*, attestées à la fin de quelques inscriptions d'Este,¹⁹ il importe, en revanche, de citer ici le nom antique de la localité moderne d'Oderzo: en latin *Opitergium*²⁰ et, de là, en grec Ὀπιτέργιον.²¹ La composition de ce toponyme vénète est claire. Le second terme *terg(o)-* „place publique, marché“ est connu non seulement parce qu'il se trouve aussi à la base de *Tergeste*, nom antique de Trieste, mais parce qu'il est comparable au vieux-slave *trügū* „marché“ (d'où procède, par emprunt, le lituanien *turgus*) et à l'albanais *tregë* qui a le même sens. Quant à *opi-*, il signifie très vraisemblablement „derrière, en arrière“, comme en latin. Le fait que la ville d'*Opitergium* se trouvait dans l'arrière-pays vénète, à quelque trente-

¹⁶ Cette explication nous paraît préférable à celle qui propose de reconnaître, dans le premier terme d'*opifex*, le nom neutre *opus* „ouvrage, travail“. Outre qu'on ne trouve pas dans l'expression „faiseur d'ouvrage“ la nuance de „service“ qui se marque spécialement dans *officium*, la transformation d'*opes-* en *opi-* est injustifiable: le parallèle qui semble se trouver dans *mūnifex* est illusoire, car *mūni-* est, en réalité, le thème que l'on connaît par le pluriel *mūnia* et toute référence à *mūnus* relève de l'étymologie populaire.

¹⁷ On trouve *offex* expliqué par *impeditor* dans une glose d'origine inconnue recueillie par Scaliger (*Corpus Glossariorum Latinorum* V, 606, 5).

¹⁸ Il reste une seule trace d'*offex* „artisan“ dans une glose qui paraît refléter un usage populaire: *sellularii tavernarii officēs* (*Corpus Gloss. Lat.*, V, 578, 53).

¹⁹ Es 23, 27, 32, 44 et 69 dans G. B. PELLEGRINI et A. L. PRODOSCIMI, *La lingua venetica*, Padoue, 1967, vol. I: *Le iscrizioni*.

²⁰ PLINE, *N. H.*, III, 126 et al.

²¹ STRABON, V, 214 et al.

cinq kilomètres de la côte adriatique, la justifie d'avoir été considérée comme un *Hintermarkt*, de la même manière que la slovène *Zagrad* est étymologiquement une *Hinterstadt*.²²

* * *

L'examen des faits grecs et surtout latins permet déjà de mieux préciser la perspective comparative dans laquelle il convient d'essayer de saisir le témoignage des langues indo-iraniennes. On sait que le rapprochement d'*api* en védique et en sanskrit, d'*aipi* en gâthique et en avestique, d'*apiy* en vieux-perse autorise à restituer une particule indo-iranienne **api*. On sait aussi que, depuis les débuts de la grammaire comparée, cet **api* a été rapproché du grec *ἐπί*, sans que la concordance des sens ait jamais été sérieusement mise en question. C'est sur ce dernier aspect qu'on insistera ici.

Employé adverbiallement en védique et en sanskrit, *api* signifie „après, ensuite, conséquemment, de même, aussi“ et indique que l'on passe à la suite d'un récit ou d'une énumération. Ce sens, bien connu, ressort particulièrement quand *api*, précédé d'une négation, veut dire „non désormais, ne... plus“. Bornons-nous à cet exemple du *Rig-veda* (III, 33, 8):

etad vāco jaritar māpi m'sthā ā yat te gōṣan ūttarā yōgān' „
„Cette parole, ô chanteur, ne l'oublie plus jamais, car les générations futures
aimeront l'entendre de ta bouche“.

Le témoignage de l'avestique concorde parfaitement. Fonctionnant comme préposition, *aipi* signifie „après“ et c'est avec ce sens qu'il se trouve figé dans les locutions adverbiales *aipitā* et *aipitaiš* „après cela, ensuite, plus tard, désormais“, que Christian Bartholomae, dans son dictionnaire, compare à lat. *postea*.

Les emplois d'**api* comme premier élément de composés dans tout le groupe indo-iranien attestent la même valeur fondamentale. Ainsi l'adjectif avestique *aipidaxyu-* signifie „qui est à l'arrière du pays, au bout du pays“. Il contraste avec *antarsdaxyu-*, qui se trouve à l'intérieur du pays“. On est évidemment tenté de le comparer à lat. *oppidum* et aussi à myc. *opidamijo*, qu'on verra plus loin (p. 292).

En sanskrit, l'adjectif *apijas* „né après, puiné, né une nouvelle fois“ (en parlant de certains dieux) évoque naturellement le latin *opiter*, ainsi que le grec *ὀπίτηνος*. Il faut y rattacher le nom avestique *aipizaθa-* „la naissance ultérieure, future“.

Il y a dans l'adjectif composé avestique *aipičara-* „marchant derrière, déferent“, une nuance pareille à celle du latin *obsequens*.

Le parallélisme avec les faits latins est encore plus suggestif si l'on considère, en indo-iranien, une nombreuse série de composés où **api-* exprime l'idée qu'un élément est attaché, appliqué, associé secon-

²² Cfr A. MAYER, *Die Sprache der alten Illyrier*, II, Vienne, 1959, p. 114; G. B. PELLEGRINI et A. L. PRODOSCIMI, *Le lingua venetica*, I, Padoue, 1967, p. 429—433.

dairement à un autre, comme une partie accessoire, une applique, un parement, une protection, un barrage ou un obstacle :

- 1) véd. *apinahyati* „il attache à, contre; il bouche en attachant“; vbl *apinaddhas* „fermé, bouché, caché“ (cfr *nahyati* „il attache“).
- 2) skr. *apibadhnāti* „il attache à, contre“; vbl *apibaddas* „attaché à, contre“ (cfr *badhnāti* „il attache“).
- 3) véd. *apigr̥hṇāti* „il ferme, il bouche“ (cfr. *gr̥hṇāti* „il tient, il a, il prend“).
- 4) véd. *apivṛṇoti* „il recouvre, il cache“, vbl *apivṛtas* „recouvert, caché“ (cfr *vṛṇoti* „il couvre“).²³
- 5) véd. *apidadhāti* „il couvre, il cache, il ferme“; vbl *apihitas* „couvert, caché, disparu“; *apidhis* „recouvrement“; *apidhanam* „fermeture, barrière, barrage“.²⁴
- 6) av. *aipiawra-* „couvert de nuages, nuageux, ennuagé“ (cf. *awrəm* = skr. *abhram* „nuage“).²⁵ Le synonyme *aipidvānara-* est formé pareillement.
- 7) véd. *apitiṣṭhati* „il se dresse contre, il se met près, il s'approche“; vbl *apiṣṭhitas* „qui est contre, tout près (cfr. *tiṣṭhati* „il se dresse, il se trouve“).
- 8) véd. *apyeti* „il va tout près, contre“ (cfr *eti* „il va“).²⁶
- 9) véd. *apikakṣās* „qui se trouve contre l'épaule, tout près de l'épaule“ (cfr *kākṣā* „articulation supérieure du bras, épaule.“²⁷
- 10) véd. *apisarvarás* „tout proche de la nuit, crépusculaire“, d'où substantivement „seuil de la nuit, crépuscule“ (cfr *sarvar ī* „nuit“).²⁸

Dans ces composés védiques et avestiques, l'emploi d'*api-* est exactement le même que celui d'*op(i)*—(*ob-*) dans une série de composés latins qui ont été cités plus haut. Successivement, on aurait pu mettre en parallèle *obligāre*, *obstringere*, *obserāre*, *operire*, *obdere*, *obiicere*, *obmoliri*, *obnūbilus*, *obnūbilāre*, *obstāre*, *obsistere*, *obire*. Pareille simi-

²³ Contraste avec *apavṛṇoti* „il découvre, il ouvre“ dans *Rigveda*, I, 190, 6. Cff. lat. *operire* et *aperire*, *opertus* et *apertus*.

²⁴ Par exemple dans *Rigveda* I, 51, 4.

²⁵ Dans *Yast*, 14, 31.

²⁶ Dans *Rigveda*, X, 115, 1:

²⁷ Dans *Rigveda*, IV, 40, 4.

²⁸ Dans *Rigveda*, VIII, 1, 29.

litude n'est évidemment pas fortuite et il n'est pas téméraire de conclure que, dans la perspective de la comparaison indo-européenne, l'indo-iranien **api* correspond au latin *op(i)*.

* * *

Le rapprochement du grec *ὀπι*, du latin *op(i)* et de l'indo-iranien **api*, est susceptible d'être encore renforcé si l'on admet que l'indo-européen **opi*, auquel il est légitime de faire remonter cet ensemble, était un primitif thème nominal neutre à élargissement *-*i*, apte à servir notamment d'adverbe (apparemment locatif) et de premier terme en composition, mais susceptible aussi — suivant la loi dite de Caland et Wackernagel — de fournir un adjectif par la substitution à *-*i* d'un suffixe *-*io-* ou *-*lo-*. L'alternance morphologique *-*i-/ro-* est représentée par de nombreux exemples tels que gr. *κυδιάνειρα/κυδρός*.²⁹ L'alternance *-*i-/lo-* est moins fréquente, mais on sait qu' „en tout emploi nominal, *l* est susceptible de remplacer *r*“ et que *-*lo-* est un simple doublet de *-*ro-*.³⁰ Il est donc tout à fait conforme à la structure de l'indo-européen de rattacher à *opi* un adjectif **oplos* „postérieur, secondaire“ dont le grec ancien atteste deux survivances.

La première est double, puisqu'il s'agit des adjectifs *ὀπλότερος* „plus jeune, puiné“ et *ὀπλότατος* „le plus jeune, le dernier né“, qui sont plusieurs fois attestés dans les poèmes homériques, puis employés à quelques reprises par des poètes ultérieurs. Ces formes comparatives et superlatives sont, à première vue, un peu surprenantes si l'on part d'un adjectif signifiant déjà „postérieur“. Mais il faut naturellement rappeler que le suffixe *-τερος* avait originellement une valeur différentielle (comme dans *κουρότερος*, *θηλυτέρα* etc.) et que *-τατος* a commencé par être une sorte d'ordinal marquant le dernier terme d'un ensemble.³¹ Quant à l'aspiration initiale, il est permis de la tenir pour secondaire et analogique de *ὄπλον* „arme“, sachant que les anciens Grecs avaient imaginé une „étymologie“ qui justifiait *ὀπλότερος* par le sens originel de „plus apte à porter les armes“ et *ὀπλότατος* parallèlement.³² Faut-il ajouter que cette étymologie, même adoptée par certains linguistes modernes, est du genre „populaire“ et qu'elle ne satisfait ni la morphologie ni la sémantique? Touchant ce dernier aspect, il est à noter que, dans les poèmes homériques, *ὀπλοτέρα* et *ὀπλοτάτη* se trouvent employés à propos de femmes.³³

La seconde survivance d'**oplos* en grec est le terme *ὄπλον* lui-même. Dans la langue homérique, *ὄπλον* et surtout le pluriel collectif

²⁹ Voir notamment É. BENVENISTE, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, 1935, *passim*; F. BADER, *La loi de Caland et Wackernagel en grec*, dans *Mélanges Émile Benveniste*, Paris, 1975, p. 19—32.

³⁰ BENVENISTE, *op. cit.*, p. 40.

³¹ BENVENISTE, *op. cit.*, p. 119 et 662. — Cfr les non moins surprenants *βασιλεύτερος* et *βασιλεύτατος*.

³² Cfr Fr. BECHTEL, *Lexilogus zu Homer*, Halle, 1914, s.v.

³³ *Iliade*, 14, 267, et 275 (il s'agit des Grâces); *Odyssée*, 7, 58 (il s'agit d'une jeune princesse légendaire).

ὄπλα désignent tantôt les agrès ou les appareils d'un bateau, tantôt les armes d'un guerrier, tantôt encore l'outillage d'un artisan, notamment d'un forgeron. En outre, deux emplois de l'expression δεῖπνον ὀπλεσθαι „arranger le repas, mettre la table“ dans l'*Iliade* (21, 172 et 23, 159), laissent penser que ὄπλα a pu signifier aussi le matériel de cuisine ou le service de table.

Dans tous les cas, il s'agit d'un équipement, c'est-à-dire d'un ensemble d'objets secondaires, accessoires, attachés ou associés à un élément principal, qui peut être aussi bien la coque d'un bateau que le corps d'un guerrier, l'atelier d'un artisan, la table d'une maison.³⁴

Cette façon de voir rappelle naturellement ce que nous avons dit plus haut d'une série de composés latins et indo-iraniens où respectivement les préverbes *ob-* et *api-* expriment l'idée que, dans un assemblage, tel élément est secondaire, attaché ou associé à un élément principal. Dans cette perspective comparative, il est tentant de voir, dans ὄπλον et ὄπλα, des emplois substantivés au neutre de l'adjectif *ὄπλος pour désigner les accessoires d'un assemblage.

Cette explication est particulièrement adéquate dans le cas des agrès et appareils d'un bateau. Il semble, en effet, que dans la terminologie de la construction maritime, ὄπλα ait contrasté avec ἄντλος, qui désignait le corps du bateau, c'est-à-dire la coque, éventuellement pontée. On traduit généralement ἄντλος par „sentine“, ce qui n'est, après tout, qu'une certaine manière de désigner la coque vue de l'intérieur. En fait, les contextes homériques n'imposent pas cette restriction du sens. Au douzième chant de l'*Odyssée* (vers 407 ss.), Ulysse raconte comment son bateau fut éprouvé par la tempête. Lisons d'abord la traduction de Victor Bérard: „En hurlant, nous arrive un furieux Zéphyr qui souffle en ouragan; la rafale, rompant d'un coup les deux étais, nous renverse le mât et fait pleuvoir tous les agrès à fond de cale“ (εἰς ἄντλον).

Mais cette traduction, qui est traditionnelle, n'est guère vraisemblable. Les bateaux de mer des temps mycéniens étaient naturellement munis d'un pont qui couvrait au moins une partie de la coque, et la renforçait. C'est sur ce pont qu'était situé le poste de pilotage dont Ulysse lui-même parle dans la suite du récit: „Le mât, en s'abattant sur le gaillard de poupe, frappe au front le pilote et lui brise le crâne“. En fait, ἄντλος désigne tout le corps du bateau, y compris la partie pontée.

C'est bien ce que suggère aussi l'autre emploi d' ἄντλος au quinzième chant de l'*Odyssée* (vers 476 ss.). Eumée raconte à Ulysse comment, pauvre enfant, il fut enlevé par des pirates en même temps qu'une esclave sidonienne, qui n'arriva pas au terme du voyage. Lisons encore la traduction de Victor Bérard: „Durant six jours, six nuits, nous voguons sans relâche, et le fils de Cronos nous ouvrait le

³⁴ Toute espèce d'équipement même rustique et rudimentaire appelait sans doute ce nom, si l'on en juge par le terme ὀπλία qui désignait, chez les Locriens, les bergeries où les pâtres rassemblaient périodiquement leurs troupeaux. (Cf. HÉSYCHIOS, s. v. ὀπλίας).

septième, quand la déesse à l'arc, Artémis, vint frapper de ses traits cette fille: comme un oiseau de mer, elle tombe et s'affale au fond de la sentine" (*ἀντλω δ' ἐνδοῦπιησε*).

Encore une fois, la traduction habituelle „sentine“ paraît restrictive. La comparaison de l'oiseau de mer suggère plutôt qu'il s'agit du pont et non du fond de la cale.

Compte tenu de ces remarques, le contraste d' *ἀντλος* et de *ὄπλα* est impressionnant, car c'est, transposé dans les dérivés, celui d' *ἀντί* „devant, avant“ et d' *ὀπι* „derrière, après“.

Reste la difficulté de l'aspiration initiale de *ὄπλον*. Il s'agit d'un phénomène relativement ancien, si l'on en juge par l'adaptation de certains préfixes (par exemple *ἐφ-* dans *ἐφοπλίζω*) déjà dans la langue épique. Mais cette haute date n'empêche pas de supposer que **ὄπλον*, isolé dans le lexique, a été changé en *ὄπλον* par suite d'un rattachement abusif au groupe de *ἐπειν* „soigner“. ³⁵ Il a suffi, pour entraîner cette étymologie populaire, d'une certaine connexité, même partielle et superficielle, comme celle qui apparaît dans le seul emploi homérique de *ἐπειν* (*Il.*, 6, 321): *περικαλλέα τεύχε' ἔποντα* „fourbissant ses splendides armes“. Mais il est bien évident que les *ὄπλα* „armes, agrès, outillage ou attirail divers“ n'ont jamais été spécialement conçus comme des objets que l'on soigne ou même qui servent à soigner. Il n'y a pas là d'étymologie véritable, même si des linguistes modernes la mentionnent.

* * *

Sans qu'on puisse affirmer l'identité des formations, on ne peut éviter de comparer au grec **ὄπλος* l'adjectif indo-iranien **apas* „postérieur, ultérieur“. En sanskrit, *apas* s'oppose à *pūrvas* „antérieur, premier“. Le contraste est particulièrement net dans l'expression de l'orientation. Comme les Grecs, les anciens Indiens s'orientaient „vers le levant“. Ils avaient donc naturellement l'est devant eux et l'ouest derrière. C'est pourquoi, en sanskrit, *pūrvas* signifie aussi „oriental“ et *apas* „occidental“. ³⁶ L'expression du temps qui passe fournit un autre contraste: *pūrvas* veut dire „antérieur, passé, ancien“ et *apas* „postérieur, futur, à venir“. ³⁷ Il n'est guère douteux qu'*apas* est directement apparenté à *api*, et donc, par là, à i.-e. **opi*, mais faut-il le faire remonter précisément à i.-e. **op^olos*? On peut d'autant moins l'affirmer qu'*apas* peut avoir subi très tôt l'analogie d'*apamas*, qui est dérivé d'*apa*, ³⁸ comme l'indique son sens „distant, éloigné, dernier“.

Il y a, en sanskrit, deux synonymes d'*apas* au sens géographique: ce sont *apān* (formé au moyen du suffixe *-añc-*, que l'on compare au

³⁵ *Ἐπειν* représente une racine indo-européenne **sep-*, bien attestée hors du grec par véd. *sāpati* et *saparyāti*, av. *hapti*, lat. *sepeliō* etc.

³⁶ Ainsi l'orient est appelé *pūrvā dik* ou *pūrvadik*, l'occident *aparā dik* ou *aparadik*.

³⁷ L'adverbe *aparam* veut dire „plus tard, à l'avenir“.

³⁸ Correspondant de grec *ἀπλό*, lat *ab*, hitt. *appa*, etc.

grec -απος et au latin *-inquis*) et *apācīnas* „sulté à l'ouest, occidental.“³⁹ Ils confirment ce qu'on a dit d'*aparas*.

L'iranien ancien atteste aussi *aparas* avec le même sens qu'en sanskrit. On le trouve sans conteste en avestique et en vieux-perse. Mais il est sans doute plus piquant, pour l'helléniste, d'en reconnaître l'usage chez les Scythes qui occupaient, dans l'Antiquité, la Russie méridionale: c'est à eux, en effet, que remonte l'hydronyme **dan(u)-apar(a)* „le fleuve occidental“, qui est devenu le grec Δάναπρις et, aujourd'hui, le *Dnieper*.

Il est clair, à cause du sens, qu'*aparas* se rattache à *api* et non, comme on l'affirme généralement, à *apa*.

* * *

Nous avons imputé à l'indo-européen un mot utilisé comme adverbe et comme premier terme de composé, **opi* „arrière, derrière, après, secondairement“. Mais suivant des parallèles bien décrits par la grammaire comparée, nous pouvons admettre qu'une forme du genre animé **opis* se trouvait aussi employée pour désigner l'„arrière“ et plus souvent l'„avenir“, celui-ci étant conçu comme une force agissante propice ou funeste, comme un destin aveugle ou comme une justice immanente.

La survivance la plus claire est le grec ὀπις, vieux thème en *-i-* passé secondairement à la flexion en *-ιδ-*, mais tombé en désuétude avant l'époque classique, qui n'en connaît plus qu'un usage figé notamment dans l'adverbe *κατόπιν* „derrière, en arrière, après, ensuite“: il s'agit évidemment d'une ancienne locution *κατ' ὀπιν* signifiant „du côté de l'arrière, du côté de l'avenir“. Sur *κατόπιν* ont été analogiquement formés plus tard *μετόπιν*, *ἔξόπιν*, *εἰσόπιν* et *ἀνόπιν*.

Hors de cette survivance, les attestations d' ὀπις se trouvent seulement chez Homère et ensuite dans l'usage poétique. Les hellénistes la traduisent de façon un peu hésitante „châtiment divin, providence, crainte, remord, égard, respect“. Pour plus de précision, reportons-nous plutôt aux contextes homériques et tout d'abord à un passage de l'*Odyssée* (14, 80 ss.) où le porcher Eumée, accueillant chez lui Ulysse sans le reconnaître, s'excuse de ne pouvoir lui offrir que deux porcelets, car les prétendants de Pénélope lui ont dévoré tous ses procs gras,

(82) οὐκ ὀπιδα φρονέοντες ἐνὶ φρεσὶν οὐδ' ἐλέητην
„n'ayant pour l'avenir aucun souci au coeur, aucun apitoiement“.

Évidemment, ce que redoute Eumée, c'est la pénurie qui risque d'affamer la maison d'Ulysse à la morte saison. Mais cette crainte se fonde, dans son esprit, dans une inquiétude plus générale à l'égard d'un avenir dont la connotation est complexe. C'est ce qui apparaît dans la suite

³⁹ Par ex. védique *apācīnaṃ tāmas* „les ténèbres occidentales.“

du même épisode odysseéen quand Eumée ajoute que les prétendants sont pires que des pirates revenant d'une razzia :

καὶ μὲν τοῖς ὄπιδος κρατερὸν δέος ἐν φρεσὶ πίπτει
 „Eux du moins, une peur tenace de l'avenir leur envahit le coeur“.

Sans doute Eumée pense-t-il aux repréailles qu'entraînent souvent les actes de piraterie, mais encore une fois cet aspect particulier s'insère indistinctement dans une conception globale, assez matérialiste, de l'avenir.

L'expression θεῶν ὄπις nous introduit naturellement dans une conception plus morale: la menace de l'avenir, sorte de justice immanente dans certains cas, devient une „justice des dieux“, plus précise et plus régulière. Il y a là une intéressante mutation de la réflexion morale, qui nous apparaît dans trois autres passages homériques :

Il. 16, 388: θεῶν ὄπιν οὐκ ἀλέγοντες
 „ne tenant pas compte de la justice des dieux“;
Od., 21, 28: οὐδὲ θεῶν ὄπιν ἠδέσασ(ο)
 „et il n'eut pas peur de la justice des dieux“;
Od., 20, 215: οὐκ ὄπιδα τρομέουσι θεῶν
 „ils ne craignent pas la justice des dieux“.

Il est possible que cette évolution ait été influencée par une étymologie populaire qui tendait à rattacher l'archaïsme isolé ὄπις au groupe lexical d'ὄψομαι, ὄπωπα, ὄπτῆρ etc. Dans une étude récente, Celestina Milani⁴⁰ a comparé θεῶν ὄπις à des expressions comme Διὸς ὄφθαλμός, qui portent l'idée que rien n'échappe à „l'oeil de Zeus“. C'est possible, mais indémontrable, car ὄπις n'a jamais explicitement nulle part le sens d' „oeil“ ou de „regard“.

C'est d' ὄπι ou d' ὄπις qu'est dérivé le verbe déjà homérique ὀπιζομαι, que l'on traduit généralement „craindre, vénérer, respecter“, mais dont le sens originel est analogue à celui du verbe latin *opināri*, c'est-à-dire „présumer, s'attendre à, appréhender“ en parlant d'une possibilité ou d'un risque de l'avenir. Ainsi en est-il incontestablement dans l'*Iliade*, 18, 216:

μητρὸς γὰρ πυκινὴν ὀπιζετ' ἐφευγῆν
 „car il appréhendait une remontrance drue de sa mère.“

Il en va de même dans l'*Iliade*, 22, 331—332, où Achille s'adresse à Hector qu'il vient d'abattre :

Ἕκτορ, ἀτὰρ που ἔφης Πατροκλῆ' ἐξαναρίζων
 σῶς ἔσσεσθ', ἐμὲ δ' οὐδὲν ὀπιζεο νόσφιν ἐόντα
 „Hector, tu te disais sans doute, en dépouillant Patrocle, que tu serais sauf, et tu ne t'attendais nullement à moi, me croyant loin.“

⁴⁰ *Note di filologia micenea*, dans *Rendiconti dell'Istituto Lombardo, Classe di lettere*, 203 (1969), p. 634—640. L'hypothèse de l'auteur selon laquelle la notion d'oeil des dieux en Grèce dériverait *da ambiente sumerico-accadico-ebraico* (p. 637) n'est soutenue par aucune preuve solide, en dépit d'une longue série d'études antérieures, dont C. Milani ne fait pas mention.

L'existence d' ὀπις en grec ne permet pas, à elle seule, d'attribuer sûrement à l'indo-européen, le nom du genre animé **opis* que nous avons posé plus haut comme hypothèse de travail. Heureusement, un argument complémentaire est constitué par le latin *ops* „abondance, richesse“. Terme de vieille souche, déjà devenu rare à l'époque républicaine, *ops* fleurait, sous l'Empire, la poésie et la rusticité. On n'en trouve dans les textes classiques, pour la flexion du singulier, que le génitif *opis*, l'accusatif *opem* et l'ablatif *ope*. Mais le nominatif *Ops* est assuré comme le nom d'une déesse „Richesse“ ou „Abondance“, avec d'ailleurs une variante *Opis*,⁴¹ que les latinistes considèrent souvent comme un néologisme, mais qui peut aussi bien être archaïque. L'ablatif *opid* dans une vieille inscription falisque de Sardaigne⁴² va plutôt dans ce dernier sens, que suggère aussi la comparaison indo-européenne.

Le sens est clair et d'ailleurs confirmé par une série de dérivés et composés: *opulentus* „riche, opulent“, *opimus* „riche, fertile, enrichissant“, *opiparus* „riche, somptueux“, *opicillum* „petites ressources“, *cōpia* „amas de ressources, grande abondance, richesse“, *inops* „pauvre, dénué“, *inopia* „pauvreté, disette, pénurie“, etc.

Ajoutons tout de suite que, dans la perspective indo-européenne, *opis* est directement comparable au hittite *happi-*, qui n'a pu avoir d'autre sens que „richesse“ si l'on en juge par les dérivés *happinant-* „riche“, *happinahh-* „enrichir“, *happines-* „s'enrichir“, qui supposent un adjectif *happina-* „riche“. ⁴³ Dans la théorie laryngaliste, ce rapprochement du latin *opi-* et du hittite *happi-* autorise, en outre, à restituer en indo-européen, au-delà de **opi-*, un thème **ə₃ep-i-* et donc une racine **ə₃ep-i-*.

Cela dit, il reste à justifier le sens, apparemment déjà indo-européen, de „richesse, abondance, ressources, moyens“. Pour y voir clair, il n'est que de se demander ce qu'était la richesse pour un Indo-Européen qui vivait deux millénaires ou davantage avant notre ère. A cette époque, il y avait déjà longtemps que l'économie de simple survivance, fondée sur la cueillette et sur la chasse, avait évolué vers un système organisé d'agriculture et d'élevage apte à assurer plus largement l'avenir. Dans ce système, la réussite consistait à produire plus que ne le nécessitait la consommation quotidienne, et à réserver l'excédent d'abord pour parer aux mauvaises saisons et aux disettes imprévues, ensuite pour se procurer, par l'échange, d'autres biens de nécessité ou de luxe (outils, armes, poteries, tissus, bijoux, etc) qui constituaient, à propre-

⁴¹ PLAUTE, *Bacchides*, 893; PAUL-FESTUS, 203, 18.

⁴² CIL, I², 364 = XI, 3078 = A. ER.NOUT, *Recueil de textes latins archaïques*, nouv. éd., Paris, 1957 (réimpr. 1973), n° 62.

⁴³ Cfr E. LAROCHE, dans *Revue Hittite et Asiatique*, VIII, fasc. 52 (1950), p. 41—42; J. FRIEDRICH, *Hethitisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1952, s. v. *happinant-* (p. 55); H. KRONASSER, *Etymologie der heth. Sprache*, Wiesbaden, 1966, p. 265 et 270. Notons que la restitution de **happina-* à côté de *happinant-* s'appuie sur une série de doublets analogues tels que *irmala-irmalant-*.

ment parler, la richesse.⁴⁴ Il est difficile de restituer exactement les liaisons sémantiques. Mais la comparaison du hittite **happina-* avec le latin **opinus* (dont le *-i-* est sans doute analogique) est séduisante et suggestive. Le riche a dû être d'abord celui qui, possédant des réserves, avait „de l'avenir“.

* * *

La courte enquête comparative qui précède nous a permis de rendre au grec *ὀπι* une importance et un passé qui ne ressortent pas du simple examen de ses emplois reconnus dans la tradition hellénique, et elle a solidement établi sa signification originelle: „arrière, derrière, après, secondairement, à l'avenir“.

En revanche, elle laisse dans un étrange isolement *ἐπι*, dont la valeur fondamentale, toute différente, est celle de superposition, d'orientation et de destination. Ainsi se trouve renforcée l'impression que les deux mots n'ont, au départ, rien de commun.

Mais on a vu qu' *ὀπι* est passé peu à peu de la notion de „postérieur, secondaire“ à celle d' „adjoit, complémentaire“, tandis que, de son côté, *ἐπι* a glissé de „superposé“ à „ajouté, supplémentaire“. Il s'est produit ainsi, dans l'usage, une zone de synonymie, où le risque de confusion était d'autant plus grand que les deux mots se ressemblaient. En fait, cette confusion s'est produite au profit d' *ἐπι*, et elle s'est étendue même au-delà des limites de la zone de synonymie. Nous en avons la preuve directe dans quelques doublets où survit l'hésitation des anciens locuteurs.

Voici d'abord *ὀπιουρος* ou *ἐπιουρος*, qui désigne une „cheville“ ou une „broche“. Aristote⁴⁵ atteste *ὀπιουρος*, qui est sans doute la forme la plus ancienne: *ὀπι-*, en effet, comme *op(i)* en latin et *api* en indo-iranien, y exprime l'idée que la pièce en question est un accessoire d'assemblage. L'étymologie du mot n'est pas assurée, mais on peut penser que *-ουρος* est, en réalité, **ούρος* „attache“, issu de **δρφορ* et donc directement apparenté au verbe *εἶρειν*, devenu le plus souvent *εἶρειν*, „attacher, lier, enfiler“. Le maintien d' *ὀπι-* sans élision soutient l'hypothèse d'une aspiration initiale du second terme. En employant *ὀπιουρος*, Aristote se montre donc puriste, d'autant plus qu'au début du IV^e siècle, une inscription d'Épidaure prouve qu' *ἐπιουρος* était déjà entré dans l'usage courant des gens de métier, où il a ensuite seul subsisté.⁴⁶

La tradition manuscrite révèle la même hésitation entre *ὀπισσωτρον* et *ἐπισσωτρον*, „bandage“ d'une roue de char dans la langue homérique. Dans les cinq passages de l'*Illiade* qui en parlent (5, 725; 11, 537; 20, 394; 23, 505 et 519), les manuscrits attestent concurremment les deux formes. On a toute raison de croire que celle en *ὀπι-* est la

⁴⁴ Sans citer les nombreux traités de préhistoire, bornons-nous ici à renvoyer au petit livre très clair de L.-R. NOUGIER, *L'économie préhistorique*, Paris, 1970, *passim*.

⁴⁵ *Probl.*, 915 a 11.

⁴⁶ *IG* IV, 1484, 63 = MICHEL, *Recueil d'inscr. gr.*, Bruxelles, 1900, n° 584; HÉRON, *Autom.*, 16, 2; PHILOSTRATE, *Vit. Soph.*, I, 26; *Geopon.*, 10, 61.

plus ancienne, car cette fois encore, il s'agit d'un élément secondaire dans l'assemblage qu'est une roue de char. Le second terme -σωτρον, où l'on reconnaît le suffixe -τρον caractéristique des noms d'instruments, est dérivé du thème σω- (ancien *σαφο-) „sauver, sauvegarder, préserver.“ En fait, le bandage est un accessoire métallique ajouté à la roue pour préserver la jante en bois de l'usure ou du bris. Mais la désuétude d' ὀπι- en pareil emploi a d'autant plus aisément permis la substitution d' ἐπίσωτρον que le bandage est, en l'occurrence, fixé „sur“ la roue.

Un troisième doublet est discernable par la comparaison des dialectes. On a déjà mentionné plus haut l'existence, en chypriote syllabique, d'une conjonction ὀπι (o-pi) „lorsque, quand, si“. C'est une survivance marginale d' ὀπι „après.“ En thessalien, ὀπει „après que“ est sans doute une survivance analogue.⁴⁷ Il s'agit ici vraisemblablement du locatif figé d' ὀπις „avenir.“ Mais on sait que la forme qui a prévalu ailleurs et que la tradition atteste seule, est ἐπέι. Or il n'y a pas d'étymologie acceptable de cet ἐπέι: l'analyse généralement admise, sans commentaire, par les étymologistes,⁴⁸ ἐπι(ι) + εἰ, est artificielle et fait bon marché du sens. Il est plus simple de penser qu' ἐπέι a été mécaniquement substitué à ὀπει comme ἐπι à ὀπι.

Il semble qu'à une certaine époque de l'histoire du grec, du moins dans le groupe dialectal ionien-attique, que nous connaissons le mieux, les locuteurs aient été gênés par l'emploi d'un préfixe ὀπι- dont ils ne sentaient plus clairement la valeur ou qui leur paraissait suranné. On a l'impression qu'un composé comme *ὀπιγρονος „descendant“, dont le linguiste apprécie la clarté parce qu'il en rapproche lat. *opiter* et skr. *apījas*, a paru inutilisable comme tel, et qu'on l'a modifié de deux façons qui rappellent le point de départ: ἐπίγρονος, mais aussi ἠψίγρονος.⁴⁹

La tendance à substituer ἐπι- à ὀπι- n'a pas joué radicalement comme une loi phonétique: il est resté, comme on sait, une série de mots en ὀπι- au sens bien caractérisé. Tel est ὀπίσσω, réduit à ὀπίσω dans l'usage classique. On s'accorde généralement à y reconnaître l'ancien instrumental figé de l'adjectif *ὀπίσσος (de *ὀπιτρος) „postérieur, ultérieur“. S'il en est ainsi, on doit se demander si le rare ἐπίσσος, qui a aussi ce sens en grec classique,⁵⁰ n'en est pas une réfection avec substitution d' ἐπι- à ὀπι-.

⁴⁷ Aussi ὀπειδεῖ (= ἐπειδῆ) et ὀπεῖ κε (= ἐπεῖ κε). Ces formes sont attestées dans une inscription de Larissa (*BCH*, 59, 1935, p. 55 s.). Cfr SCHWYZER-DEBRUNNER, *Griech. Gr.*, II, Munich, 1950, p. 660; THUMB-SCHERER, *Handbuch der griech. Dial.*, II, 2e éd., Heidelberg, 1959, p. 76.

⁴⁸ É. BOISACQ, *Dict. étym. de la l. gr.*, 4e éd., Heidelberg, 1950, s. v. ἐπι-εἰ. H. FRISK, *Gr. etym. Wtb.*, vol. I, Heidelberg, 1960, s. v. ἐπέι; P. CHANTRAINE, *Dict. étym. de la l. gr.*, vol. II, Paris, 1970, s. v. ἐπέι.

⁴⁹ Cfr ἐπιμάθεια et ἠψιμάθεια.

⁵⁰ Attesté au neutre par une glose d'Hésychios, ἐπίσσον τὸ ὕστερον γενόμενον. Le féminin ἐπίσσα „ruinée“ est connu par plusieurs textes: HÉCATÉE DE MILET, fr. 363 Jacoby = *Et. Magnum*, 596, 35 Gaisford; PS-CALLIMAQUE, fr. 735 Pfeiffer = J. A. CRAMER, *Anecdota Graeca*, I, p. 280, 27 ss.; STÉPH. BYZ., *Ethn.*, s. v. Ἀμφίσσα, p. 90 Meineke; *Et Genuinum*, s. v. μέτασσι.

Il est évidemment impossible d'affirmer qu'un composé classique en ἐπι- pour lequel il n'y a aucune trace d'une variante en ὀπι-, procède d'une substitution de préfixe et n'a pas été formé à une époque où ἐπι- avait pris, dans l'usage courant, la place et le sens d' ὀπι-, tombé en désuétude. On se bornera donc ici à citer encore deux cas où une forte présomption existe en faveur d'un ὀπι- préalable. C'est d'abord le cas des adjectifs ἐπινέφελος et ἐπινεφής „ennuagé, nuageux.“ pour lesquels les correspondants lat. *obnubilus* et av. *aipiawra-* (ainsi que *aipidvanara-*), cités plus haut, suggèrent un modèle indo-européen avec **opi-*.

C'est le cas aussi d' ἐπιβλής, vieux nom déjà homérique du „verrou“, dont l'équivalent latin est *obex*, généralement attesté au pluriel *obices*.

Bien d'autres mots du grec classique seraient théoriquement susceptibles de pareille explication. Les énumérer n'apporterait rien de plus à notre hypothèse. En revanche, on attend que le témoignage du mycénien soit ici décisif et ceci nous ramène à notre point de départ. La question sera de savoir si, déjà au XIII^e siècle avant J.-C., ἐπι avait commencé à se substituer à ὀπι ou si la confusion doit être reportée entre l'époque des tablettes et celle d'Homère (vraisemblablement le début du VIII^e siècle).

* * *

Il n'est pas utile d'examiner tous les emplois d'*epi* dans les tablettes linéaires B. Ils sont hors de la confusion qui nous occupe. Quand ils se retrouvent en grec ultérieur, c'est sous la forme ἐπι. Dans les cas les plus clairs, *epi* du mycénien présente les valeurs qu'ἐπι a gardées ultérieurement. Ainsi c'est le sens locatif „sur“ qu'attestent incontestablement *epikitonija* [*ἐπιχιτωνια] „pièce d'habillement portée sur la tunique“, *epikorusijo* [duel *ἐπικορυσιω] „deux pièces métalliques du dessus du casque“, *epomijo* [duel ἐπωμιω] „deux épaulières“ (cf. class. ἐπώμιος) et *epikowa* [ἐπιχοφα] „libation, fait de verser dessus“ (cf. class. ἐπιχόα). C'est ensuite l'orientation qu'*epi-* indique dans l'adjectif *epeke* [ἐπεχής] de la tablette cressienne DI 932, à propos d'un domaine pastoral fournisseur de laine:

akoro epeke [ἀγορὸς ἐπεχής ou ἀγορῶ ἐπεχεῖ]

„(dans la) campagne qui se trouve de ce côté, avoisinante.“⁵¹

C'est enfin la destination que signifie *epi* dans quelques autres contextes clairs. Ainsi, dans PY Jn 389, 7, où on lit:

tosode epidato kako pasi

[τοσόδε ἐπίδαστος χαλκὸς πά(ν)σι]

⁵¹ A ma connaissance cette explication n'a pas été proposée jusqu'à présent.

„quantité de bronze répartie entre tous“ (cf. ἐπιδαίομαι).⁵²

Même sens, avec emploi prépositionnel, dans PY Un 2, 1—2:

pakijasi mujomeno epi wanakate apieke opitekeeu,

[Σφαγία(ν)σι.⁵³ Μυδὸς μνηδὸς⁵⁴ ἐπι Φανάκτει ἀφίηκε⁵⁵ *ὀπιστεγεύς⁵⁶]

„A Sphagianes, au cours du mois du Rat, à destination du roi, l'intendant a livré...“

Selon toute apparence, les emplois d'*epi* en mycénien concordent parfaitement avec ceux qu'on a reconnus comme fondamentaux pour ἐπι en grec ultérieur.

Cela dit, toutes les conditions sont réunies pour tenter de discerner les fonctions et les sens d'*opi* dans les tablettes, sans se laisser abuser par le témoignage du grec ultérieur. On peut d'emblée distinguer deux emplois d'*opi*: on verra d'abord les cas où il est adverbe, ensuite ceux où il est premier terme de composés.

* * *

Sur diverses tablettes de Cnossos et de Pylos, *opi* est détaché par l'écriture, ce qui — sauf erreur de scribe, qu'on ne peut généraliser — oblige à l'identifier avec un substantif, un adverbe, une préposition ou une conjonction. La syntaxe réduite des documents permet de négliger d'emblée le rôle de conjonction. En outre, les contextes n'offrent aucun indice (par exemple aucune forme fléchie) qui obligerait à penser qu'*opi* isolé pourrait être le substantif ὄπις. Au contraire, une similitude générale des emplois permet de croire qu'*opi* est le mot invariable ὄπι, dont le grec ultérieur implique l'existence, même s'il ne l'a pas conservé comme tel, sauf comme conjonction en dialecte chypriote. Il s'agit sans doute d'un adverbe ou d'une préposition.

Plusieurs indices invitent à penser qu'*opi* dans la majorité des cas, fonctionne comme adverbe. D'abord, dans une série de tablettes, il se trouve écrit au commencement du texte, en signes plus grands que les mots suivants, et semble donc le mot de rubrique qu'on faisait res-

⁵² Cfr *epidato* aussi dans PY Jn 601, 7, et *epidedato* [ἐπιδέδαστο] dans PY Vn 20, 1. Cette interprétation est généralement admise.

⁵³ Transcription probable, souvent admise. C'est la localité où se trouve le palais royal.

⁵⁴ Interprétation personnelle, possible si l'on admet que yod était amui en mycénien et qu'il faut lire *muo,ymeno* (Cf. *Kadmos*, 13 [1974], p. 9 ss.). Ce pourrait être aussi Μυδῶν. Il y avait un mois Σμίνθιος à Rhodes.

⁵⁵ Forme irrégulière = hom. ἀφίηκε (aor. de ἀφίημι). Peut-être extension analogique du thème du présent ἵη-, où ἱ- n'était pas senti comme un redoublement.

⁵⁶ Voir plus loin, p. 297. Notons le fait qu'*epi* et *opi* sont employés dans la même phrase. Il en est de même pour *epikowo* et *opia,ra* dans PY An 657, 1.

sortir pour faciliter le classement ou la consultation du document:

KN L 567:

1. *opi* / *popo* [
2. *opi* / *a₃kara riṭa*

KN L 648:

- a. *ri[ta pawea*
- b. *opi* / *popo* [

KN V 1523:

- 4b. [*opi* / *dizo pimanaro* etc.
- 5b. *opi* / *rizo pimanaro* etc.
6. *opi* / *paka diwajo* etc.

Il n'est guère logique d'imaginer que le scribe aurait mis en vedette, comme mot de rubrique, une préposition sans y associer le terme régi. John Killen⁵⁷ a invoqué le parallèle de *paro* écrit pareillement dans KN C 908 et 941, mais rien ne prouve qu'il s'agisse de la préposition et non de l'adverbe, *παρά* ayant les deux fonctions en grec ultérieur.

Un deuxième argument qui va dans le même sens, est la présence d'*opi* isolé devant l'idéogramme dans deux tablettes, malheureusement endommagées:

KN L 2127.1 :] *opi* TELA⁶ + [?] [
 KN Mc 1508 v. : OVIS^f 50 *o opi* CORNU [

Or on sait que l'idéogramme ne fait jamais partie syntaxiquement du texte d'une tablette et qu'il n'est jamais régi par une préposition, non plus que par un verbe.

Une troisième raison invite à considérer *opi* comme un adverbe isolé: c'est la comparaison de quelques tablettes portant des relevés de même ordre, d'abord sans *opi*, puis avec *opi*:

- 1) KN L 513. a: *qeteo* TELA [
- b: *popo* TELA 4 [

KN Ln 1568.2 a: *e pa* 12
 b: *popo pe* TELA + *TE* 1 etc.

KN Od 689. a: *newo*
 b: *opi popo* LANA 4

KN Xe 524.1:] *opi popo* [
 2:] *opi taqarate* [

⁵⁷ J. T. KILLEN, *The Knossos o-pi Tablets*, dans *Atti e Memorie del 1° Congresso Internazionale di Micenologia, Roma 1967*, Rome, 1968, vol. 2, p. 636—643.

- 2) KN Od 563.2 : *atomona* / *sumonoqe* LANA 14
 KN Od 690.1 : *opi atomona* LANA 2
- 3) KN Fh 345 : *duropo* OLEUM V 1
 KN Fh 368 : *opi duropo* OLEUM S 1[

Il est à présumer que *popo*, *atomona* comme *duropo* sont des anthroponymes ou, du moins, désignent des personnes au sujet desquelles l'administration du palais enregistrerait des opérations portant sur des quantités de laine, de tissu et d'huile. La façon la plus simple de dresser pareil compte est d'écrire le nom propre comme rubrique distinctive. L'adjonction d'*opi* serait un superflu inattendu chez les scribes s'il ne s'agissait que de remplacer „Dupont“ par „chez Dupont.“

Je pense qu'*opi* est une indication de comptabilité plus importante que celle-là. C'est ce qui ressort, à mon sens, de la disposition générale de la tablette KN As 1517. Nous avons affaire, selon toute apparence, à un relevé du personnel attaché à un service qu'on ne peut identifier sûrement, car le premier mot de l'en-tête est perdu par brisure. Mais il doit s'agir d'un service dirigé par un *qasireu*, c'est-à-dire par un βασιλεύς (au sens mycénien de ce terme), car on ne peut guère restituer autrement, à la ligne 2,]*sireu*, qui désignait sans doute le chef du service sans qu'il fût nécessaire, en l'occurrence, de préciser son nom. Voici donc l'ordonnance de cette tablette:

1. [no *reqomeno*
 2. [qa]*sireu* 1 *adinwata* 1
 3. [.]*sata* 1 *tiqajo* 1
- (les lignes 4 à 9 citent ensuite 12 autres noms suivis de 1)
10. *kekato* 1 *toso* VIR 17
 11. *opi esarewe toronowoko*
 12. *potorijo* 1 *pewerijo* 1
 13. *a₃nijo* 1

Comme il ressort de la ligne 10 (*toso* VIR 17), le service comprenait au total 17 hommes, globalement qualifiés, à la première ligne, de *reqomeno*, c'est-à-dire de *λειπόμενοι* „qui demeurent“. Je crois devoir insister sur la valeur de ce participe présent, valeur toute différente de celle qu'aurait le participe aoriste ou le participe parfait. Il ne s'agit pas, en effet, de gens qui auraient été délaissés, mais d'hommes qui „demeurent“ simplement dans leur situation antérieure. Dès lors, la mention de la ligne 11 (*opi esarewe toronowoko*) s'éclaire par contraste: elle note l'adjonction au service, de trois „chaisiers“ (*θορνοφοργοι) dont les noms sont cités. Il s'ensuit qu'*opi* paraît bien signifier „complémentairement“. Or, ce sens, suggéré par le contexte, est en parfaite concordance avec l'étymologie d'ὄπι telle qu'elle a été établie plus haut par l'examen du grec postmycénien et par la comparaison indo-européenne.

Le dernier argument, non certes le moindre, est que ce sens d'*opi* convient aux autres contextes mycéniens où il nous est attesté. Partout, il est simple de le traduire „complémentairement“, en entendant par là que le scribe chargé du relevé était au courant d'un inventaire antérieur, d'une première fourniture partielle, d'une contribution échelonnée, et prenait soin de noter qu'il s'agissait dès lors d'un complément.

Ainsi le terme *opi* avait, pour l'ordre administratif, une importance qui le justifie non seulement d'être le plus souvent placé en rubrique, mais encore d'être écrit en signes plus grands que la suite du texte.

Cette interprétation ne convient cependant pas apparemment à trois tablettes pyliennes, où *opi* semble plutôt employé comme préposition. Voici les textes:

PY Ae 108: orome[no
qotero a₃kipata opi taramatao qe[toropopi VIR 1

PY Ae 134: oromeno
kerowo pome asijatija opi tarama <ta>o qetoropopi VIR 1

PY Ae 489: qetoropopi [
a₃]kipata opi taramatao [VIR 1

Ces trois documents sont évidemment parallèles. Chacun note l'affectation d'un homme — pâtre (ποιμήν) ou chevrier (*αἰγιπᾶτζς) — à un service agricole. Selon l'usage administratif, le scribe, manquant de place, a écrit la fin de son texte au-dessus de la ligne, en laissant toutefois, à l'extrémité droite, une place pour l'idéogramme et le nombre. Le sachant, nous lisons sans hésiter, sur les trois documents, une même expression:

opi taramatao qetoropopi oromeno,

ce qui, pour la facilité de la compréhension, peut être transposé comme suit:

ὄπι Θαλαματᾶο τετρόπο(δ)φι ὀρόμενος.

Déjà M. Ventris et J. Chadwick, dans leur fameux article *Evidence* en 1953, ont rapproché de ce texte une expression attestée trois fois dans les poèmes homériques, respectivement à propos de troupeaux, d'un repas et d'un ramassage de bois:

Od., 14, 104: ἐπι δ' ἄνδρες ἐσθλοὶ ὄρονται
 „et des hommes expérimentés s'en occupent“.

Od., 3, 471: ἐπι δ' ἄνδρες ἐσθλοὶ ὄροντο
 „et des hommes qualifiés assumaient le service“.

Il. 23, 112: ἐπι δ' ἄνῆρ ἐσθλὸς ὀρώρει
 „et un homme attitré en a pris la direction“.

Il importe de noter que les formes verbales ὄρονται, ὄροντο et ὀρώρει sont apparentées à ὄρνωμι „mettre en mouvement, ébranler, pousser“ et à ὄρνωμαι „se mettre en mouvement, s'élaner“, et n'ont rien à voir avec ὄράω „voir“. On ne peut invoquer ici ni ἐφοράω, ni ἐφορος. Le sens d' ὄρομαι dans les trois passages homériques est lié aux notions de mouvement et d'activité: c'est „s'occuper, vaquer, s'exprimer“. L'adverbe ἐπί indique apparemment l'affectation spéciale de cette activité: c'est une valeur caractéristique d' ἐπί que nous avons notée plus haut à propos des expressions ἐπί βουσίην, ἐπί τοῖς καμήλοις etc. (p. 268).

Malgré l'apparence, l'emploi homérique d' ἐπί... ὄρομαι ne correspond pas exactement à celui d' *opi*... *oromeno* dans les tablettes. Le verbe est le même mais ἐπί n'a rien à voir avec *opi*. Dès lors l'interprétation de l'expression mycénienne que nous avons transcrite ὀπι Θαλαματᾶο τετρώπο(δ)φι ὀρόμενος peut raisonnablement se concevoir de deux manières. On peut considérer ὀπι comme préposition au sens de „derrière, après, à la suite de „et traduire „s'occupant des bêtes avec Thalamas“.⁵⁸ Ce serait la seule attestation d' ὀπι en fonction de préposition. Mais cette façon de voir ne s'impose pas. On peut s'en tenir ici aussi à l'emploi d'*opi* comme adverbe et, conséquemment, traduire „s'occupant supplétivement des bêtes de Thalamas“. Il est tentant de rapprocher ici des termes homériques où ἐπι- exprime justement la même notion. Ainsi ἐπιβῶτωρ dans *Od.*, 13, 222—223:

Σχεδόθεν δέ οἱ ἦλθεν Ἀθήνη,
 ἀνδρὶ δέμας εἰκνύα νέφ' ἐπιβῶτορι μῆλων
 παναπάλῳ, οἷοί τε ἀνάκτων παῖδες ἕασιν . . .
 „Athéna s'en vint près de lui, ayant pris l'apparence d'un jeune homme,
 berger d'appoint, délicat comme le sont les enfants des rois. . .“

C'est apparemment la même nuance qui se trouve exprimée dans ἐπιποιμήν (*Od.*, 12, 131) et ἐπιβούκολος (*Od.*, 3, 422 et 22, 292). Si ces rapprochements sont corrects, on doit considérer qu'en ces emplois ou du moins dans le type de composition qu'ils représentent, ἐπι- s'est substitué à un ancien ὀπι-. On reviendra plus loin sur ce phénomène.

Nous sommes ainsi naturellement amenés à passer de l'examen d'*opi* comme adverbe en mycénien à celui d'*opi* comme premier élément de composés. Les cas sont relativement nombreux, mais il s'en faut de beaucoup que tous les mots ainsi formés soient interprétés de manière convaincante. Commençons par ceux où *opi-* porte manifestement sa valeur locale de „derrière, arrière“.

Tel est *opiturajo*, qui désigne vraisemblablement un employé du palais de Pylos dans une liste (PY Fn 187) où figurent aussi quatre

⁵⁸ Les mycénologues qui identifient *opi* avec la préposition ἐπί des passages homériques cités, en font naturellement dépendre *getoropopi*, avec intercalation du génitif *taramatao*. Cfr p. ex. VENTRIS-CHADWICK, *Documents*, Cambridge, 1956, p. 169 et 170 (*ibid.*, 2e éd., 1973): „Watching over the cattle of Thalamas.“ I—A noter que Θαλαμάτας est proprement l'ethnique correspondant à Θαλάμαι vieille ville du sud-est de la Messénie, non loin de la Laconie, qui se l'est plus tard appropriée. On pourrait dès lors aussi considérer *talamatao* comme un génitif pluriel Θαλαματᾶων. Mais cette question n'importe pas ici.

„hérauts“ (dat. *karuke* = κάρυκει). Les mycénologues transcrivent habituellement **δπιθυραῖος* sans commentaire. On peut penser plus précisément que c'était le préposé à l'**δπιθύρα* „la porte de derrière“ (cf. *παραθύρα*, *ἀρχιθύρα* et *τὰ πρόθυρα*).

Le sens d'**opi-* est sans doute le même dans *opidamijo*, que l'on s'accorde à transcrire **δπιδᾶμιος* et qui se trouve employé au pluriel, dans deux tablettes pyliennes, pour désigner globalement des paysans pratiquant l'élevage des porcs (PY Cn 608, 2) et des vaches (PY An 830, 12). On peut croire que ces **δπιδᾶμιοι* sont les habitants de l'**δπιδᾶμος*, c'est-à-dire de l'arrière-pays. Si l'on observe que dans les deux contextes apparaît la localité de *Pi82*, et si l'on admet que celle-ci se trouvait probablement au nord de l'état pylien, on peut penser que l'**δπιδᾶμος* était une marche septentrionale du royaume. Vue du cœur du pays, elle était sans doute située „derrière“ les monts de *Ky-parissia*, dans la plaine qu'arrose aujourd'hui la *Péristéra*.⁵⁹

On peut y comparer *opiriminijo*, **Ὀπιλίμνιος*, anthroponyme sur la tablette de *Cnossos Sc 230*, mais qui peut naturellement procéder d'une désignation de lieu, comme chez nous *Delamare* et *Dupont*. Il importe de noter que le terme *λιμῆν*, qui est à la base du composé, se trouve aussi dans le toponyme *erapo rimene*, *Ἐλάφον Λιμένι*, cité par la tablette pylienne *An 657*. A première vue, l'helléniste est tenté de traduire „Au Port-aux-Biches.“⁶⁰ Mais le sens de „port, rade“ qu'a généralement *λιμῆν* en ionien-attique, résulte d'une spécialisation: le sens ancien, plus général, est „endroit d'arrêt et de séjour“,⁶¹ demeure, retraite, abri, refuge, „sens que connaissaient encore les auteurs anciens, mais qui est communément tenu pour une extension métaphorique du sens maritime. Mais l'évolution sémantique pourrait bien être inverse. Il semble que, hors du domaine ionien-attique, par une autre spécialisation, terrienne celle-là, *λιμῆν* ait servi très anciennement à désigner des localités où se tenaient les assemblées des habitants de la région environnante. C'est ainsi sans doute que *λιμῆν* en est venu à signifier dialectalement *ἀγορά*, comme en témoignent des survivances en chypriote⁶² et en thessalien.⁶³ C'est cette valeur, terrienne, et non maritime, qu'il faut sans doute attribuer à *λιμῆν* en mycénien.⁶⁴ La localité d'*erapo rimene* était vraisemblablement un Parc-aux-Biches et non un Port-aux-Biches. Je la situe, pour ma part, à l'intérieur du

⁵⁹ La localisation des villes mentionnées dans les tablettes pyliennes est un problème très discuté. Je maintiens ici, pour *Pi82*, l'hypothèse formulée dans mes *Leveurs d'impôts*, Rome, 1965, p. 66.

⁶⁰ Ainsi d'abord H. MÜHLESTEIN, *Die oka-Tafeln von Pylos*, Bâle, 1956, p. 25, „Hirschenhafen“. Cfr *Documents*, 2e éd., p. 545, „at Deer Harbour“.

⁶¹ Cfr *λιμνη* „endroit où l'eau reste, eau stagnante, étang, lac“; *λιμνοθάλασσα* „lagune“. La racine est la même que dans le verbe *λείπω* (= i.-e. **lei-k^w-ō*) etc.

⁶² HÉSYCHIOS, s. v. *λιμῆν ἀγορά καὶ ἐνδιατριβῆ. Πάφιοι*

⁶³ Décret de Larissa (vers 214 av. J.-C.), *IG 9 (2) 517.42* = C. D. BUCK, *The Greek Dialects* (1955), n° 32.: τὸς ταγὸς ἐγγράψαν]τας ἐν λεύκουμα ἐσθόμεν αὐτὸς ἐν τὸν λιμένα. — GALIEN, *Ad Thrasymbulum*, 32: ἀλλὰ Θεταλοῦς γε ἔφη τὴν ὑφ' ἡμῶν προσαγορευομένην ἀγορὰν οὕτως ὀνομάζειν...

⁶⁴ Comme l'avait bien noté Carlo GALLAVOTTI, *Documenti e struttura del greco nell' età micenea*, Rome, 1956, p. 191.

district septentrional du royaume pylien, à bonne distance de la côte.⁶⁵ Quant à l'*Ὀπιλιμην dont procède l'anthroponyme cnoisien *opiriminijo*, *Ὀπιλιμνιος, il ne peut manquer d'évoquer *oppidum* des Latins et surtout, très exactement, *Opitergium* des Vénètes.

C'est sûrement „après“ que signifie *opi-* dans le composé mycénien *opimene*, qui intervient cinq fois de suite dans la tablette pylienne An 7, aux lignes 7 à 11, à propos d'allocations en nature faites à divers artisans employés par le palais. Il est permis de croire que ces rémunérations ont été opérées „le mois échu“, ce qui invite à transcrire *ὄπιμηνηι „au mois suivant“.⁶⁶ On ne peut cependant exclure tout à fait ὄπιμηνηι „après le mois“. Mais on ne peut rendre ὄπιμηνηι par le grec classique ἐπί μηνί⁶⁷ „pendant un mois“ (en donnant à ἐπί le sens temporel qu'il a dans l'expression homérique ἐπ' ἡματι): rien n'autorise à attribuer pareille valeur à *opi*.

En revanche, on a vu qu' ὄπι et ἐπι ont convergé secondairement au sens d'„après, ultérieurement“, et que dans cette ligne sémantique, il semble que les Grecs aient parfois substitué ἐπι- à un plus ancien ὄπι-, archaïque et mal compris. C'est manifestement le cas pour ἐπίλοιπος „restant“, qui paraît bien avoir remplacé *ὄπιλοιπος, attesté auparavant sous la graphie *opiroqo*, dans trois tablettes mycénienes de Pylos (Aa 777; Ab 899; Ad 691). Celles-ci dénombrent des femmes, des garçons et des filles en vue de déterminer leur rétribution. Elles notent soigneusement combien restent encore au travail, et à quel titre. Citons par exemple Ad 691:

puro opiroqo 'ekeroqonoqe pawokoqe' kowo VIR 9

[Πύλω *ὄπίλοιποι *ἐγχειροποινοι τε πανφοργοι τε κορφοι 9]

„A Pylos. Restants, salariés réguliers⁶⁸ et travailleurs complets,⁶⁹ 9 garçons.“

Les cas déjà cités d' ὄπίουρος / ἐπίουρος et ὄπίσσωτρον / ἐπίσσωτρον ont montré que la confusion d' ὄπι- et ἐπι- s'était particulièrement produite quand ὄπι- (comme lat. *op(i)-* et indo-ir. *api-*) servait à indiquer que, dans un assemblage, tel élément intervenait après,

⁶⁵ L. DERROY, *Les leveurs d'impôts dans le royaume mycénien de Pylos*, Rome 1968, p. 51 et pl. VI. La traduction „Le Lac-aux-Biches est à corriger.“

⁶⁶ Cfr skr. *anumāsas* „le mois suivant“. Le préverbe *anu-* équivalait à *api-* (cfr *anujas* et *apijas* „né après, puiné“).

⁶⁷ Cfr A. THUMB, *Handbuch der griechischen Dialekte*, II, 2e éd., par A. SCHERER, Heidelberg, 1959, p. 346 (sans traduction du mot); M. VENTRIS et J. CHADWICK, *Documents*, 2e éd., p. 565 (avec la traduction *per month*).

⁶⁸ Cette valeur générale est communément admise, même si le détail de la formation reste discuté.

⁶⁹ Cette interprétation s'écarte un peu de celle de Fr. BADER, *Les composés grecs du type de demiourgos*, Paris, 1965, p. 164, qui veut y reconnaître le gén. pl. de *pawoke*, *πανφοργες, attesté par ailleurs. Mais un doublet en -φοργος n'est pas exclu. Quant au sens de „travailleur complet“, il me paraît répondre au souci du scribe de faire observer qu'en l'occurrence, ces „garçons“ sont à rétribuer à plein salaire.

secondairement, complémentaiement, accessoirement. Il n'est pas douteux qu'*opi-* a cette valeur dans plusieurs termes techniques mycéniens, mais nous n'avons pas conservé en grec ultérieur, de survivances qui permettraient de voir dans quelle mesure *έπι-* s'est substitué à *όπι-* en pareils cas.

Un des termes les plus clairs est assurément *opawota*, *όπαφορτα, composé de *όπι(ι)* et *όφορτα, neutre pluriel de l'adjectif verbal *όφορτος correspondant au verbe *άείρω* (de *όφεργω) „attacher“. Les *opaworta* sont les plates fixées sur un support de cuir pour fabriquer les casques et les coques des cuirasses. Le mot apparaît bien, par exemple, dans KN Sk 8100:

- A) *qero*₂ 2 *epomijo* 2 / *opawo[ta*
opawota 2
 B) *para* / *koru* GALEA 1 *opikorusija* 2 *parawa[jo* 2
 [A] *γυελίω*⁷⁰ 2, *έπωμίω* 2, *όπαφορ[τα] , . .
 [B] *παρά*⁷¹ / *κόρυς* GALEA 1, *όπικουρούσια 2, *παρᾶ* *φᾶ*[ω⁷² 2]
 „A) coques 2, épaulières 2, plates. . .
 „B) avec: casque 1, renforts de casque 2, couvre-joues 2“

Il est à remarquer que les épaulières et les couvre-joues ne sont pas compris dans les *opawota*, parce que ce sont des parties mobiles, détachables, de la cuirasse et du casque. Les *opawota* sont des plates probablement rivées, comme les *όμφαλοί* des boucliers.⁷³ Le préfixe *opi-* implique donc une réelle insertion dans l'assemblage.

La tablette KN Sk 8100 nous fait connaître, par la même occasion, le terme *opikorusija*, *όπικουρούσια „renforts de casque“. Ce sont sans doute deux pièces métalliques fixées sur la calotte de cuir du casque pour le renforcer. Il est possible qu' *opaworta* „plates“, rajouté au-dessus, entre les lignes, ne fasse que désigner les mêmes pièces par un terme technique plus général. De toute façon, la valeur d'*opi-* en est confirmée.

Elle est la même encore dans *opikereminija*, *όπικρημνία qui se trouve quatre fois dans deux tablettes pyliennes (Ta 707 et 708) où quatre sièges en cytise sont décrits pour inventaire. C'est un nom composé féminin en *-ία*, dont le second terme doit manifestement être rapproché de *ρημνός*. Ce nom, attesté six fois dans l'*Iliade*, est généralement traduit par „escarpement, précipice, bord à pic“, et les étymologistes modernes s'accordent, depuis un siècle, à le ratta-

⁷⁰ Explication la plus vraisemblable, soutenue par la glose d'Hésychios *γυέλιον κόλπον*. Cf. H. MÜHLESTEIN dans les *Πρακτικά* de l'Académie d'Athènes, 37 (1962), p. 78 ss.

⁷¹ Par ce mot, mis en évidence, le scribe a insisté sur le fait que le casque allait avec la cuirasse, dans un même poste de son inventaire.

⁷² Dérivé en *-ιος* de *παρᾶ *φᾶ* „joue“ (cf. éol. *παρᾶνι*). Mais en mycénien, *-j-* intervocalique était amui et n'avait pas encore été rétabli par l'analogie (cf. L. DEROY, dans *Kadmos*, 13, 1974, p. 9—26).

⁷³ Cfr L. DEROY, *Omphalos*, dans *Živa Antika*, 24 (1974), p. 3—36, spéc. p. 14 s.

cher à κρέμασθαι „être suspendu“ (l'idée se trouve déjà chez les anciens). En fait, κρημνός signifie un „talus“, une „levée“, une „berge en pente“. Dans cinq passages du chant XXI de l'*Illiade* (26, 175, 200, 234, 244), il désigne la berge⁷⁴ du Scamandre, que Troyens et Grecs dévalent sans peine, même en char, pour se lancer à l'eau. Au chant XII, le poète appelle κρημνός le talus de déblai qui borde le fossé creusé par les Grecs pour protéger leur camp. Les chevaux d'Hector s'y sont arrêtés:

52—56: ἀπὸ γὰρ δειδίσατο τάφρος
 εὐρεῖ, οὐτ' ἄρ' ὑπερθορέειν σχεδὸν οὔτε περιῆσαι
 ῥήϊδι· κρημνοὶ γὰρ ἐπηρεφέες περὶ πᾶσαν
 ἔστασαν ἀμφοτέρωθεν, ὑπερθεν δὲ σιολόπεσσιν
 ὄξέσιν ἠρήρει . . .

„Car le large fossé leur faisait peur, n'étant facile ni à sauter d'un coup ni à traverser. En effet, des levées, qui le dominant, se dressent tout au long des deux côtés et sont munies au-dessus de piquets pointus. . .“

Je pense que ce dernier passage nous livre le sens propre et, par là, l'étymologie de κρημνός. Le thème verbal κρη- dont il est dérivé, est sans doute celui que le latin a, de son côté, particulièrement bien conservé dans *crēscere*, *crēmētum*, *crētus*, *crēber* etc. La notion est celle d'augmentation, d'accroissement, de haussement. Le κρημνός est à peu près un *incrēmentum*. On aperçoit dès lors ce que veut dire, en mycénien, ὀπικρημνία: c'est l'addition secondaire (ὄπι-) faite à un meuble pour en rehausser la beauté, en somme la décoration.⁷⁵ On peut traduire ainsi, dans les tablettes qui nous occupent, les deux passages suivants:

PY Ta 708, 1: *tono kutesejo ajameno opikereminija erepate*
 [θόρνος κυτέσεος ἀάμενος⁷⁶ ὀπικρημνίας ἐλεφάντει]
 „siège en cytise, apprécié pour l'ivoire de la décoration“.

PY Ta 707, 1: *tono 'kutesejo*⁷⁷ *kurusapi opikereminijapi onitiapi*
 [θόρμος κυτέσεος χρυσᾶφι ὀπικρημνίαφι ὀρνιθίαφι]
 „siège en cytise, des décorations⁷⁸ d'or représentant des oiseaux“.

C'est aussi le caractère „complémentaire“ qu'exprime *opi-* dans le nom composé *opidesomo*, ὀπίδεσμος attesté une seule fois dans PY Ub 1318, 2: *opidesomo katurō₂ diptera* 4 = ὀπίδεσμοι κανθύλιοι⁷⁹

⁷⁴ Le mot alterne avec ὄθη.

⁷⁵ La transcription *ὀπικρημνία a déjà été proposée, mais avec la traduction injustifiable „dossier“.

⁷⁶ Cfr L. DEROY, *Mycénien 'ajameno'*, dans *Kadmos*, 14 (1975), p. 112—116.

⁷⁷ La tablette porte par erreur *kutetajo*.

⁷⁸ Je considère les formes en -φι comme des génitifs partitifs. Cfr mon article *La fonction du suffixe -φι en grec mycénien et en grec homérique*, dans *L'Antiquité Classique*, 45 (1976), p. 40-74. — On traduira pareillement *erepatejapi opikereminijapi* „des décorations d'ivoire“ dans Ta 707, 2 et 708, 2.

⁷⁹ J'adopte l'explication vraisemblable de C. J. RUIJGH, *Etudes sur la grammair et le vocabulaire du grec mycénien*, Amsterdam, 1967, p. 128 et 275; aussi dans *Lingua*, 16 (1966), p. 130 ss.

διφθέρας „sangles bâtières de cuir“. Ces sangles sont, en effet, des pièces secondaires du bât, qu'elles servent à attacher. On ne peut pas dire que le terme classique ἐπίδεσμος „bandage, bandelette“ procède d' ὀπίδεσμος avec une substitution relativement tardive d' ἐπι- à ὀπι-. Il est tout à fait possible qu' ἐπίδεσμος ait été formé comme tel, indépendamment. Notons qu' ὀπίδεσμος, théoriquement associé à un verbe *ὀπιδέω, est comparable morphologiquement et sémantiquement à *obligāre* et à *offendix* en latin, à *apinahyati* et à *api-bandhnāti* en sanskrit.

Sur une quinzaine de tablettes cossiennes où sont inventoriés des chars appartenant au palais (séries *Sd* et *Sf*), intervient, avec quelques variantes, une formule descriptive dont l'interprétation est difficile parce que nous ignorons les détails de fabrication de ces véhicules. Citons :

KN Sd 4401: *wirinijo opoqo kerajapi opijapi*

KN Sd 7409: *wirineo opoqo kakejapi opijapi*

KN Sd 4403: *erepatejo opoqo kerajapi opijapi*

Il est question d'une pièce (*opoqo*) faite de cuir ou d'ivoire, appliquée sur une partie⁸⁰ d'une autre (*opijia-*) faite en corne ou en bronze. Le fait que cette dernière ait été souvent en corne, implique qu'elle n'était pas soumise à l'effort de traction. L'*opijia* était apparemment une pièce secondaire (*opi-*) associée au timon (*ija*)⁸¹ ou aux brides (*ija*)⁸². On peut penser à un pince-brides⁸³ fixé à l'endroit où se joignent l'arrière du timon et la caisse du char. Le besoin d'élasticité de cette pièce justifie l'utilisation de la corne aussi bien que du bronze.

Quant à *opoqo*, il peut désigner un „parement“ de cuir ou, moins souvent, d'ivoire, appliqué sur une partie de cette pince.⁸⁴ J'y vois un nom composé *ὀπωπον analogue à μέτωπον et πρόσωπον et signifiant littéralement „ce qui est contre la face“ (pour la cacher ou l'embellir). S'il en est ainsi, notons, sans allonger le commentaire, qu'*opi-* présente ici encore une de ses valeurs déjà bien connues.

⁸⁰ Je considère les formes en -φι comme des génitifs partitifs de lieu. Cfr l'article cité à la note 78.

⁸¹ On peut restituer un vieux nom du timon *iṣ, issu de *iṣā, en comparant véd. iṣā et hitt. *hissa-*, qui ont le même sens. Les termes grecs οἰζῆ (hom. οἰηζῆ) et οἰήμων appartiennent vraisemblablement à la même famille. Cfr les dict. étym. de H. FRISK et P. CHANTRAINE, s. v.

⁸² Hypothèse de C. J. RUIJGH, *Etudes*, p. 204 s., qui pense à *iṣ de *siṣ (rac. *sey- „lier“).

⁸³ J'ai trouvé par hasard cet accessoire mentionné dans un vieux Tarif-Album de la „Manufacture Française d'Armes et Cycles“ de Saint-Étienne (vers 1910) p. 1119: „942. Pince-guides, acier recouvert cuir havane, hr. 95 m/m. 3.75“

⁸⁴ J. Chadwick (d'abord dans *Nestor*, 1966, p. 429) a proposé de voir dans *opoqo* le nom (au duel) des „oeillères“ du harnais en tablant sur la découverte, à Chypre, de plaques de bronze où l'on a cru reconnaître des oeillères. Mais ce n'est pas sûr. L'usage n'en apparaît que très tard en Grèce.

Trois noms de profession ou de fonction en -εύς, qui interviennent dans les tablettes mycéniennes, semblent dérivés de termes signifiant des objets tenus pour complémentaires par rapport à certains ensembles. Ce sont *opite(u)keeu*,⁸⁵ *opikapeeu* et *opikewirijeu*.

Le premier, *opite(u)keeu*, *ὀπιτευχεύς est dérivé d'*ὀπιτευχος. Il désigne sans doute l'intendant du palais chargé de fournir les *ὀπιτεύχεα⁸⁶, c'est-à-dire les approvisionnements complémentaires requis au fur et à mesure par le train de maison. Ce rôle apparaît bien dans la tablette PY Un 2 :

*pakijasi mujomeno epi wanakate
apieke opitekeeu*

HORDEUM 16 T 4 CYPERUS + PA T 1 V 3 O V 5
FARINA 1 T 2 OLIVA 3 T 2 *132 S 2 ME S 1
NI 1 BOS 1 OVIS^m 26 OVIS^f 6 CAPRA^m 2 CAPRA^f 2
SUS + SI 1 SUS^f 6 VINUM 20 S 1 *146 2

„A Sphagianes, dans le mois du Rat (?)⁸⁷, à destination du roi, l'intendant a livré : orge . . . , souchet . . . , farine . . . , olives . . . , miel . . . , figes . . . , vache . . . , moutons . . . , chèvres . . . , porcs . . . , vin . . .“

Cette traduction dépouillée — pour simplifier — des indications de quantité, montre suffisamment la variété des fournitures qui passaient par le service de l'*ὀπιτευχεύς.

On peut expliquer d'une manière analogue le nom d'un autre fonctionnaire de l'administration palatiale pylienne, *opikapeeu*, *ὀπισκαφεύς qui intervient une fois dans l'en-tête de la tablette PY Jn 829, à propos d'une répartition de bronze dans une série de localités du royaume :

*jodososi koretere dumateqe
porokoretereqe karawiporoqe opisukoqe opikapeeweqe
kako nawijo patajoiqe ekesiqe a₃kasama*

[ὥ(ς) δώσονσι *κορητέρες δύμαντές τε

*προκορητέρες τε κλάφιφόροι τε *ὀπι . . . οι⁸⁸ τε *ὀπισκαφεῖς τε χαλκὸν νᾶφιον *παλταίους τε ἔγχεσί τε αἰχμᾶ . . .]

⁸⁵ On trouve *opiteukeeu* dans PY An 39, Fn 41 et Fn 50, ainsi que dans KN B 798; *opitekeeu* dans PY Un 2. Cfr *keupoda* / *kepoda*, *qouqota/qoqota* etc.

⁸⁶ Le mot τεύχος désigne, dans les textes, beaucoup de choses diverses: armes, agrès, vases, huche, tonneau, ruche, livre etc. On doit penser à une variété bien plus grande encore si l'on considère les compléments du verbe τεύχω (aliments et boissons, notamment chez Homère). Il semble que le mot ait désigné, dans le plus ancien usage, toute espèce de produit naturel ou fabriqué.

⁸⁷ Voir la note 52.

⁸⁸ Je ne connais, touchant *opisuko*, que des hypothèses injustifiées.

⁸⁹ Sur *nawijo*, voir notamment Monique GÉRARD-ROUSSEAU, *Les mentions religieuses dans les tablettes mycéniennes*, Rome, 1968, p. 149—151.

„Ainsi les directeurs, les régisseurs, les prodirecteurs, les trésoriers (porte-clefs), les . . . et les commissaires à l'armement naval fourniront le bronze de bateau⁸⁹, et celui pour la pointe des lances et des piques . . . “

La relation directe entre *ὄπισκαφεύς et χαλκός νᾶβιος permet d'expliquer *ὄπισκαφεύς comme le nom — dérivé en -εύς — du fonctionnaire chargé des *ὄπισκαφέα, c'est-à-dire des „pièces complémentaires de bateaux“.⁹⁰

Le troisième nom de profession en -εύς, *opikewirijeu*, est attesté, aussi une seule fois, sur la tablette PY Ta 709, 3 :

tiripo keresijo weke 34keu TRIPUS 1 tiripo keresijo weke opikewirijeu TRIPUS 1

[τρίπους (τρίπους), Κρήσιος *Φέργε⁹¹ *αίγυός, TRIPUS 1; τρίπους (τρίπους), Κρήσιος *Φέργε *ὄπισκαφευλιεύς, TRIPUS 1.

„Un trépied, un (le) Crétois y a travaillé comme forger; un trépied, un (le) Crétois y a travaillé comme finisseur“.

La traduction d'αίγυός par „forger“ est une hypothèse suggérée par le contexte, mais appuyée aussi par quelques indices extérieurs. On sait qu'un très grand nombre de termes en -εύς sont des noms de profession et de fonction.⁹² Il est possible qu'αίγυός ait une lointaine origine préhellénique.⁹³ Mais on peut penser aussi que, dans le plus ancien usage grec, αίγυός a été tôt compris (par étymologie populaire?) comme „l'utilisateur de la peau de chèvre“, c'est-à-dire de l'outre qui sert de soufflet de forge.⁹⁴ Est-ce un hasard si le légendaire

⁹⁰ Il faut naturellement restituer un adjectif *ὄπισκαφεύς formé sur σκάφος „bateau“. Sur d'autres interprétations, voir notamment J.-L. PERPILLOU, *Les substantifs grecs en -εύς*, Paris, 1973, p. 375 s.

⁹¹ On interprète le plus souvent *keresijo weke* par *κρησιοΦεργής „de facture crétoise“, en admettant que le scribe (n° 2) a erronément séparé les deux termes du composé. Mais on retrouve la même formule avec la même graphie dans PY Ta 641, 1: *tiripode a₃keu keresijo weke*, puis *tiripo keresijo weke*. Il est peu probable que le scribe ait répété trois fois son inadvertance. D'autre part, cette façon de lire oblige à voir dans *34keu* (ou *a₃keu*), ainsi que dans *opikewirijeu*, des épithètes ou des appellations de trépieds. Je pense qu'il faut garder les mots séparés comme ils sont écrits. Il s'agit sans doute de courtes phrases explicatives insérées dans le relevé. Le verbe en est *weke*, c'est-à-dire vraisemblablement *Φέργε, 3e p. sg. de *Φέργον, aoriste analogue à hom. τέκον et parallèle à hom. ἔρζα en regard du présent ἔρωδω et du parfait ἔρωγα.

⁹² Voir la thèse précitée de J. L. Perpillou.

⁹³ Je l'ai moi-même soutenu dans la *Revue Internationale d'Onomastique*, 12 (1960), p. 8, à propos du nom d'Égine.

⁹⁴ Sur le soufflet à outre, voir notamment G. GERMAIN, *Genèse de l'Odyssée*, Paris, 1954, p. 183 s., à propos de l'outre (ἀσκός) d'Éole. A vrai dire, celle-ci, plus grande que d'habitude, est faite exceptionnellement en peau de taureau. Dans l'usage courant, on employait la peau de chèvre, comme encore aujourd'hui en Afrique. C'est sans doute cet usage ancien qui explique le mieux pourquoi le mot αίγίς, qui signifie une peau de chèvre, puis un bouclier et une cuirasse (notamment la fameuse égide d'Athéna), se trouve aussi employé, d'une manière apparemment étrange, avec le sens de „vent violent, tempête“.

roi d'Athènes appelé Αἰγύς a reçu de l'oracle de Delphes une mystérieuse réponse où il est question d' ἀσκός⁹⁵, „outre“ et „soufflet de forge“⁹⁶, et si deux de ses épouses mythiques s'appellent l'une Χαλκίοπη „Bronzée“ et l'autre Αἴθρα „Fournaise“?

Si telle est la signification d' αἰγύς, on attend que le second nom de profession, attesté par la tablette pylienne, *opikewirijeu*, c'est-à-dire peut-être *ὀπισκεΦιλιδύς, désigne une profession analogue ou, plus précisément, à cause du préfixe ὀπι-, une spécialité complémentaire du forgeage, disons le finissage. En fait, il pourrait s'agir d'un dérivé en -εύς d' *ὀπισκεΦιλιον, diminutif d' *ὀπισκεΦος (ou *ὀπίσκειος), „objet, pièce d'équipement (σκεῦος) complémentaire (ὀπι-)“⁹⁷. Il n'existe rien de pareil en grec ultérieur, mais il est possible, encore qu'indémontrable, qu'un ancien *ὀπισκευά „addition de pièce complémentaire, réparation“, soit devenu ἐπισκευή dans l'usage classique.

Les termes mycéniens qu'on vient d'examiner, n'épuisent pas la liste des composés en *opi-* attestés par les tablettes. Il en reste bien d'autres que l'absence de contextes significatifs nous empêche d'interpréter sûrement. Mais les hypothèses qu'on pourra retenir à leur sujet, devront, pour être valables, tenir compte des sens qui sont par ailleurs attestés pour *opi-*. Ainsi dans PY Cn 1286, 1, si *opiraija* est bien un toponyme, on devra le traduire „derrière les rochers“ et non „sur les rochers“⁹⁸. Il en va de même touchant l'interprétation d'*opia₂ra* dans l'en-tête de PY An 657. Je ne puis que répéter ce que j'en écrivais en 1968: „Toute tentative d'expliquer *opia₂ra* implique qu'on ait au préalable une opinion sur la valeur du préfixe *opi-*. La simple affirmation, habituelle avant la découverte du mycénien, qu' ὀπι était, en grec comme en indo-européen, une variante apophonique d' ἐπι (. . .) n'est plus guère soutenable aujourd'hui. Le mycénien, en effet, emploie concurremment *opi* et *epi*, isolés ou en composition, sans que rien ne laisse croire qu'il les confondait“⁹⁹.

On ne peut donc, à mon avis, rapprocher directement *opia₂ra* de l'adjectif homérique ἔφαλος „situé dans la direction de la mer, du côté de la mer“. Dans ἔφαλος, le préverbe ἐπι(ι) a une signification qui lui est propre et qui n'a aucun rapport avec les sens d' ὀπι. Rien ne permet de croire qu'un ancien ὀπιθαλος serait devenu ἔφαλος et qu'on pourrait partir de celui-ci pour interpréter celui-là.

⁹⁵ Cfr EURIPIDE, *Médée*, 679 et 681: Ἄσκοῦ με τὸν προύχοντα μὴ λῦσαι πόδα | . . . | πρὶν ἂν πατρώαν ἀὔθις ἐστὶαν μὶλω „Il me faut ne pas libérer la patte sortant de l'outre. . . avant d'avoir regagné le foyer ancestral. . .“

⁹⁶ Notons l'emploi, peut-être volontairement ambigu, de ἐστὶα dans la réponse de l'oracle.

⁹⁷ Cfr, avec un autre suffixe, le diminutif σκευόφιον. Notons que l'emprunt latin *sceva*, puis *scaeva*, a reçu pareillement un diminutif *scevola* ou *scaevola*. Cfr mon article sur le surnom latin *Scaevola*, dans *Živa Antika*, à paraître.

⁹⁸ Cfr M. DORIA, dans *Athenaeum*, 46 (1958) [= *Atti del 2° Colloquio*], p. 392 „sur les rochers“; A. HEUBECK, dans *Indog. Forsch.*, 66 (1961), p. 30 „on the rocks“.

⁹⁹ L. DEROY, *Les leveurs d'impôts dans le royaume mycénien de Pylos*, Rome 1968, p. 20.

Si **ὀπιθαλος* avait existé, il aurait signifié „situé dans la mer ultérieure“ (cfr supra *opidamijo* et *opiriminijo*) ou peut-être „situé derrière la mer, après la mer“ (cfr *ἐνάλιος*). Si, comme on l'affirme le plus souvent, les *opia₂ra* sont des „postes militaires de guet“, en quels points de la mer, au large de la côte pylienne, faut-il les imaginer? En vérité, sur la tablette An 657 et sur celles qui forment, avec elle, la série dite *oka*, absolument rien d'autre que ce mot ne fait penser à la mer. Autant dire qu'il n'y a point là de „mer“ et qu'il vaut mieux chercher, pour expliquer *opia₂ra*, un autre thème que *άλ-*. C'est ce que j'avais tenté en 1968 en proposant d'y voir le thème *αρ-* de *αἰρεῖν* „prendre“ et plus précisément *-άρα* qu'on connaît dans le vieux composé homérique (*τὰ ἔναρα* „ce qui est pris sur le champ, dépouilles, butin“.¹⁰⁰ S'il en est ainsi, **ὀπίαρα* aurait désigné „ce qui est pris après“, c'est-à-dire en parlant de l'administration royale, les „redevances“, les „impôts“ (nécessairement en nature à cette époque). Mais ce n'est pas ici l'endroit pour redéfinir cette hypothèse, qui n'en interdit pas d'autres, pourvu qu'elles tiennent compte aussi de la signification propre d' *ὀπι-*.

* * *

Ainsi, dans la mesure où l'interprétation des tablettes mycéniennes est assez claire et assez sûre pour permettre de conclure, on observe que le grec du XIII^e siècle avant notre ère faisait, entre *ὀπι* et *ἐπι*, une nette distinction, celle-là même dont notre recherche étymologique et comparative a assuré la lointaine origine, mais qui s'est trouvée réduite, dès l'époque d'Homère, par une substitution progressive d' *ἐπι* à *ὀπι* au sens de „secondairement, supplémentairement“. Cette confusion, relativement tardive dans l'histoire de l'ancien grec, permet de penser qu'à certains *ὀπι* du mycénien peuvent correspondre des *ἐπι* en grec ultérieur, mais seulement dans une bande sémantique déterminée. C'est apparemment le cas d' **ὀπίλοιπος* (*opiroqo*), qui est devenu *ἐπίλοιπος* de la même manière qu' *ὀπίουρος* et *ὀπίσσωτρον* ont glissé respectivement vers *ἐπίουρος* et *ἐπίσσωτρον*. Le phénomène, accidentel et d'ordre analogique, paraît relativement tardif. Le mycénien n'en a aucune trace assurée, non plus qu'il n'atteste une quelconque communauté d'origine d' *ὀπι* et d' *ἐπι*.

Université de Liège.

L. Deroy.

¹⁰⁰ J'abandonne le rapprochement de l'éléen *ἐπιαρων* „amende“, le plus souvent expliqué par *ἐπ* + *ιαρων* et, en tout cas, trop contesté pour servir d'argument en faveur d'un ancien **ὀπίαρων* (cfr *op. cit.*, p. 22). En revanche, on peut rapprocher gr. class. *ἐπικαρπία* „revenu foncier, impôt ou redevance“, qui pourrait avoir été un ancien **ὀπικαρπία*.